3 1761 05333947 9

LE PORTEFEUILLE

DE

M. DE CAYLUS

420 L

LE PORTEFEUILLE

DE

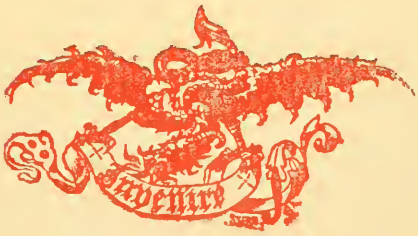
MONSIEUR LE COMTE

DE CAYLUS

Publié d'après les manuscrits inédits de la Bibliothèque de l'Université et de la Bibliothèque Nationale

AVEC

INTRODUCTION ET NOTICES



PARIS

LE MONITEUR DU BIBLIOPHILE

34, rue Taitbout, 34

1880

LIBRARY
AUG 10 1966
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1101
G1A03
1880

1105367

INTRODUCTION

I

LE « BOUT-DU-BANC. »

OUR s'amuser ils sont une bande, qui s'épand en gorges chaudes, en calembredaines, en mots, en parades, en comédies, en pièces de vers finement sales et délicatement pornographes. Pour dire ce qu'ils veulent, tout leur est bon : les majuscules avec intention espacées, les chiffres singulièrement encadrés, tout ce qui sert à fifrer des légèretés au nez de ces bourgeois, dont les filles ont créé les crinolines et les fils, les prix Mon-

tyon. De naissance assez hauts, ayant assez prouvé pour ne se soucier point des maîtres ès quincaillerie et ès judicature, ils écrivent leurs gaietés sans en omettre points ou virgules. Et si les basochiens, les trumeaux et autres canailles, sentant la hare des vertus forcées, piaulaient, ils leur eussent dit : « Moi, Caylus, j'ai fait plus que tout érudit. Moi, Crébillon, je vous dame le pion à tous, en esprit délicat, et les troublantes rondeurs de mon sopha pourchassent vos insomnies et vos sommeils. Moi, Voisenon, je vous ai habillés en chiens, en chats, en baignoires, en géants, en anneaux, en grands instituteurs, sans que vous y eussiez vu autre chose que trente-six chandelles, quand je prenais quelque souci de boucher vos narines larges et peu fines à l'odorat. Moi, je suis mademoiselle Quinault, qui sais rire, pleurer; souffrir mieux que jamais vous ne rirez, pleurerez ou souffrirez. Et moi, Moncrif, ai vu ce que valait un chat, vous qui ne l'avez jamais considéré que comme une fourrure mobile des chaises. Moi, je suis Coypel. Moi, Lachaussée, que vous respectez tous et moi, Vadé, qui vous dis : M....! Et tous, parmi lesquels, Surgères, Maurepas, de Caux, Laugeron : « Allez bourgeois, coupe-bourses légaux, puants de jus-

tice, pions de vertu, mondaines prudes, allez vous promener! Heureux vous êtes et grande reconnaissance vous devez à celui qui, créant maisons et serrures, sauve des yeux indiscrets vos ébats en vos épouses, aux nez dodécaèdres, aux joues cramoisies, aux ondoyantes verrues. Remerciez aussi ceux qui firent la débauche secrète par la création de glissantes et commodes matrones. Nous laissons vos repues lourdes et pas franches, ne vous inquiétez point des nôtres. »

II

LE COMTE

Depuis longtemps, en franc travailleur qu'il est, M. de Caylus a fait un pied de nez aux us pleins de patrioterie et de pudibonderie cagote. Il a vu tout dans les statues et les « guenilles » antiques. Il a admiré les coupes fines et correctes des têtes, les cous sveltes, les seins fermes, les largeurs des hanches; il a vu les coquillages chantés par Verlaine et cette face que sans

doute madame du Deffand préférait à celle de Gibbon.

Son regard est du pince-sans-rire, de l'aristocrate. Sérieux comme un naturaliste contemporain, il nous montre un M. P*** faisant savourer en son hôtel de la Courtille, pour un gala, les délices abondantes du vin à quinze sols, la petite fille du peuple qui, tout à coup au Bal de Bois, fait plus qu'intéresser la sage-femme qui se trouve sa mère, les joies, les douleurs de mademoiselle Babiche, mousse blonde de Paris que des chenilles, ses voisines, détestent et veulent battre. Il braque l'œil de Guillaume sur les pratiques de l'abbé Évrard, de ce bon Guillaume, si dévoué à madame Allain. Il a vu les indiscrétions des laquais de chevaliers, de notaires, de commis; comment les maris s'associent en affaires de nouveaux amis de leurs femmes. Il a vu le ruisseau qui roule tant de choses.

Un de ses mérites francs et vrais, d'ailleurs celui de la bande, c'est qu'il n'annonce véritablement rien. En ce siècle de précurseurs on est charmé de rencontrer des contemporains. Caylus est un isolé en grande compagnie. Ce qui vit en lui c'est la rétine et par là même une belle philosophie épicurienne.

En religion, il est païen. Des mystères, il connaît peut-être ceux de Biblos et le secret de toute sa vie, celui qu'il divulgue à son lit de mort, devant des douairières épouvantées, c'est qu'il n'a pas d'âme.

Sa morale est cousine de celle de d'Argenson. Il aurait dit, lui aussi : laissez faire, laissez passer. Et certes, l'envoi d'une caisse de Paciaudi, une belle dispute semée de coups de torchons et de giroflées à cinq feuilles, entre Margot et Nanon, aux halles, l'intéressent bien plus que quoi que ce soit.

De Rosbach il ne veut connaître que la chanson sur le prince de Soubise, de Crefelt, que celle sur le comte abbé de Clermont. De la politique passagère ce qui l'intéresse, c'est d'augmenter le recueil de Maurepas d'un couplet, de quelques bouquins, la bibliothèque de Paciaudi, de quelques courriers, les relations diplomatiques avec l'Italie; c'est par là que viennent ses paquets.

Il est peu respectueux envers les personnes royales, et à qui lui eût dit le dernier mot du roi de Prusse, il eût répondu la réplique la plus neuve de Sophie Arnould. Ce qui le charme de la cour, avec laquelle il est compromis du même coup que son ami Maurepas,

ce sont les saillies du duc d'Ayen et les mystifications de Lauraguais.

Il est l'amateur qui protège, pensionne, conseille, tourmente les artistes, négocie les commandes des cours étrangères. Il communique avec les Académies par Lépicié toujours docile, par Duclos qui regimbe quelquefois, par Cochin son dénigreur posthume. Il a des enthousiasmes : Bouchardon, des enthousiastes : Mariette, des protégés : Vien, des créatures : Vassé, des antipathies : Slodtz. Il a l'oreille de M. de Tournehem et les révérences de M. de Marigny. Les commis des *Menus* le craignent. Il ne va pas à la Cour; mais il est roi des amateurs et sa dynastie n'est pas détrônée.

Sa société officielle, ce sont les soirées de madame Geoffrin, où il souffrait de Diderot et de Marmontel qui souffraient de lui.

C'est par excellence un Parisien, un type du cosmopolitisme des capitales, connaissant tous les artistes, toutes les filles, hantant toute fête, tout bouge, tout musée, bonne ou mauvaise compagnie. De ses œuvres il y en a où peut-être ils furent cinq, dix, comme pour un vaudeville de 1880; mais en 1880 ils se mettent cinq, dix pour avoir de l'esprit, eux, ils en

apportaient. C'est de toutes façons le Parisien complet, celui auquel la marquise de Caylus écrivait (1) : « Je reçois de vous une lettre qui m'apprend que votre étoile voyagère vous conduit au bord du Lignon, d'où nous verrons sortir une églogue bien galante. Mais je suis en peine que ne prenant plus d'eaux, vous n'allez pas à votre régiment. » Pour regarder, Caylus a tout sacrifié : il a tout vu, tout fait, voire même, aimé.

III

NOS MANUSCRITS

Les manuscrits que nous publions ou analysons aujourd'hui, viennent d'être signalés aux amateurs et inventoriés par M. Charles Henry, dans son appendice aux *Mémoires inédits* de Cochin (2). Les uns sont écrits par Caylus, les

(1) *Souvenirs du comte de Caylus*, publiés par Sérieys. Paris, 1806. Cette lettre a été injustement soupçonnée d'être apocryphe.

(2) Société de l'histoire de l'art français. *Mémoires inédits de Charles-Nicolas Cochin sur le comte de Caylus, Bouchardon, les Slodtz*, publiés pour la première fois avec introduction, notes et appendice. Paris, Baur, 1880.

autres portent des corrections autographes et proviennent du comte; d'autres lui ont appartenu, mais ne présentent point de corrections de sa main. Un d'entre eux ne provient pas directement de lui, mais offre des variantes dans lesquelles on reconnaît aisément la main du maître et tout l'imprévu des premières rédactions. Ce sont donc bien quelques feuillets du portefeuille si varié de M. de Caylus que nous relions aujourd'hui et c'est, sans aucun doute, à quelques-uns d'entre eux qu'il faut rapporter l'allusion suivante placée en tête du *Recueil de l'Académie de ces dames et de ces messieurs* : « Si le public agrée cette collection, je ferai parvenir à sa connaissance d'autres morceaux aussi intéressants que ceux-ci. » En vain nous avons parcouru les nombreux volumes de l'*Almanach des Muses,* des *Amusements du Cœur et de l'Esprit*, du *Mercure*, du *Journal des Dames*, de la *Bibliothèque des Romans*, tous ces recueils qui enregistrent les traces fugitives de la littérature légère du siècle. Nous croyons pouvoir affirmer que nous offrons bien véritablement aux raffinés un régal inédit.

POESIE

Les pièces qu'on va lire sont glanées dans deux manuscrits de la Bibliothèque de l'Université (M. S. I. IV 13 et 14). Ces manuscrits proviennent de Caylus d'après les catalogues; ils portent les n°s 4 et 5 (écriture du XVIIIe siècle) et semblent avoir appartenu à une collection plus complète, à un de ces recueils si répandus dans le monde d'alors. Ils ne présentent pas de corrections autographes; mais si la main de Caylus est absente, l'esprit y est. On en jugera. M. de Caylus possédait bien d'autres poésies, si l'on peut appeler ainsi le pot-pourri quelquefois obscène de vers et de prose dans le goût Chapelle et Bachaumont que nous rencontrons à la même Bibliothè-

que (M. S. l. III 36) et l'ennuyeux poème : *Le Fourage ou les Travaux d'Alix*, avec épîtres que contient un autre manuscrit du comte (M. S. l. III, 40.)

En envoyant un portefeuille.

De celle que mon cœur préfère
Soyez le confident discret.
De ses jolis secrets, heureux dépositaire,
Gardez-lez bien, soyez muet.
Elle en sait un qui n'est pas fait
Pour être avec tant de mistère
Enveloppé comme un billet.
Ce secret est celui de plaire.

De la part du Curé de ... à Mesdames de ... qui ne manquaient pas un office.

De mon encens je vous offre l'hommage,
C'est un plat de notre métier.
Mais l'encens de notre village
Doit vous paroitre un peu grossier.

Si vous chantez à Vêpres quelque psaume,
Je pense voir des anges dans ce lieu ;
Mais entendant ces anges louer Dieu,
Je sens trop bien que je ne suis qu'un homme.

Hier au soir, malgré mes soins,
Par un malheur on oublia Complies,
Qu'arriva-t-il ? On ne disait pas moins :
Ce sont des femmes *à complies*.

Pour terminer vos dévotes parties
Un salut je vous dirai bien.
Mais avec saintes si jolies
Veut-on me répondre du mien ?

A Mademoiselle [*Arnould*]

Les vers expliquent ce qui y avoit donné lieu.

Quand d'une effrayante manière
Un jour la tête la première
Votre honnête homme de papa
Tout au milieu des fossés se baigna,
On dit que quelqu'un demandât,
Ce qui pourrait moins vous déplaire
Que sa chûte il recommençat,
Ou qu'un âne encor vous fit faire
Ce saut qui tant nous amusa.

Votre réponse alors fut et modeste et fière :
Qu'il n'arrive rien à mon père;
Je consens à montrer, monsieur, ce qu'on voudra.
S'il plaît à Dieu, la chose arrivera;
Et votre choix nous montrera
Et bon cœur et joli derrière.

Sonnet sur le même sujet.

J'avois vu jusqu'ici, Belle Arnould, que l'amour
Trouvoit dans vos beaux yeux des armes assez sûres
Et que brûlant pour vous sans espoir de retour
Il se contenteroit d'offrandes aussi pures.

Mais que prétend-il faire, en voulant à leur tour
Dévoiler les beautés que vous teniez obscures?
Par quelle cruauté nous fait-il en ce jour
Par des charmes nouveaux de nouvelles blessures?

On dit que la vipère apporte dans son flanc
Un remède certain au venin dévorant,
Qu'elle verse dans nous, et dont elle nous tue.

Oui, mon cœur me le dit, et mon cœur a raison.
Vous portez avec vous un sûr contre-poison
Contre le feu cruel causé par cette vue.

A la même, le jour de son mariage.

Oui sans doute un joli visage,
Même entre amis est bien venu.
On s'en aime un peu davantage
Un baiser en est mieux reçu.
Un jour, un âne trop sauvage
Vous dévoila, comme on a su.
Lors l'amitié prudente et sage
Regretta tant de bien perdu.
De ce jour votre mariage
Dans notre esprit fut résolu.
Aujourd'hui l'amour fait usage
De tout ce bien que l'on a vu.

---

*A Mesdames *** qui demandoient des caleçons pour monter à âne.*

Quand sur un âne autrefois on montoit
En arrivoit ce qui pouvoit,
Il étoit des chutes heureuses,
Chacun alors en profitoit,
Et telle de nos promeneuses
Sait fort bien ce qu'il en coûtoit.
Dites-moi de quoi l'on s'avise,
Quelle mauvaise invention
D'augmenter de précautions ?

Et n'est-ce pas une traîtrise,
En cavalcade ainsi qu'en rendez-vous,
De se cuirasser en dessous ?
Est-il juste de bonne foi
Qu'à moi-même on s'adresse ?
Et quelle maladresse
De vous fournir des armes contre moi ?
Du moins faut-il bien que je sache
Ce dont il est question,
Et j'y mets la condition
De me montrer ce qu'on veut que je cache.

A une jolie Vénitienne à qui j'avois donné une lorgnette et promis de lui envoyer du rouge.

De mon amour quel souvenir lui reste !
Chacun de mes présens me deviendra funeste :
Dans huit jours ma lunette un autre lorgnera,
Et de moi dans un mois l'ingrate rougira.

Pis que des bouts rimés.

Discrétion, c'est ma devise,
Mais malgré que je sois discret
En toutes lettres je m'avise
De faire ici votre portrait.

Dans sa maison trop heureux qui vous A.
B. C., B. C. pavillon devant elle.
D. D. gneuses beautés, voilà votre modèle ;
Faites-lui place, E. loignez-vous de là.
Par son éclat, chacune est F. acée.
De ses appas, G. la tête tournée.
Son maintien est un I, son visage est si doux.

K. de plus beau Vénus ou Flore?
L. est plus fraîche, L. est plus belle encore.
On lui dira : Tout M. autour de vous.
Elle a mainte rivale et pas une N. nemie.
O bonheur de la voir et d'être son amie!
Un plus doux vœu P. nètre encor mon cœur,
De certaine Vénus, le Q. fort en honneur
Eut moins bon R., moins bonne mine,
Et cependant sa sage S. est divine.
Rien d'apprê T. chez elle ne s'est vu,
C'est ce qui fait qu'on ne l'a jamais U.

A une jeune femme qui se plaignoit que je lui disois trop de galanteries.

Voici donc mes derniers adieux,
Puisque je suis si malheureux
Que votre accueil soit froid et sombre, [nombre.
Parce qu'en votre honneur mes fadeurs sont sans
Mes rivaux sont comme *1*, malgré leurs blonds cheveux

Je crois sans vanité que je brille auprès *2*.
Leurs esprits sont é *3*. S'agit-il de se battre?
Je crois qu'ils sont ardens et vaillans comme *4*.
Je crois même à *5* a que l'un d'eux fut occis;
Mais je veux mépriser ces amoureux Tir *6*.
7 on ce qu'il en qu'*8* à vous avoir servie.
A vous dire du *9*, rien plus ne me convie,
Et que voudriez-vous que je *10* à présent
Qui ne re *20* au même en *1* mot comme en *100* (1).

Le Brave dégoûté.

(CONTE.)

Mes chers badauts, en fait de guerre
Le départ est bien le plus beau.
Avec leur habit militaire,
Avec la cocarde au chapeau,
Ces messieurs faisant leurs adieux
Ont déjà l'air victorieux.
On jugeroit à les entendre,

(1) Bien avant Caylus le moyen âge avait trouvé cette sorte de calembour. Dans un manuscrit du XIIIe siècle sur la disposition du monde, nous rencontrons cette phrase : « Mes afin que engin humain peust plus légièrement tele chose comprendre, les sages anciens composèrent entre les autres VII instrument qui est appelé espere matériel ou artificiel. » Le nombre VII est évidemment écrit ici pour le pronom démonstratif *cet*.

Qu'on les va voir, nouveaux Rolands,
Attaquer, occire et pourfendre
Et les monstres et les géants.
Un de ces héros de Paris
Fut raisonnablement surpris
Par l'horrible bruit des canons,
Et voyant des files entières
Que ces machines meurtrières
Enlevaient dans les bataillons,
Par ce détestable tapage,
Étrangement découragé,
Il n'en veut pas voir davantage
Et part sans demander congé.
Un ami le voit et l'arrête,
Dit que le plus fort en est fait.
Que de finir l'affaire est prête
Et qu'un instant s'il reparoît,
Son tort sera bien réparé.
Je n'en ai, dit-il, nulle envie,
Si l'on m'y revoit de ma vie,
Je veux être déshonoré.

Le pain béni.

(CONTE.)

Toute la nuit, au cabaret,
Piron avec La Torillière
Avec bon vin et bonne chère,
Fort joyeusement avoient fait

Le dernier jour de carême.
Il étoit tard pour se coucher,
Un peu trop tôt pour se lever.
Que faire? Eh bien, buvons de même
Jusqu'à demain matin, buvons,
Puis dévotement nous irons
Tous deux entendre la grand'messe;
En attendant, point de tristesse.
Ainsi dit l'un, et l'autre l'applaudit.
Sur nouveaux frais, on boit, on rit,
Et puis à l'heure bien précise
Ils s'acheminent à l'église
Pour y cuver chrétiennement
Le vin qu'ils ont bu largement.
En offrant la sainte brioche,
Un bon bedeau les réveilla.
Sans songer au médianoche,
Piron prit sa part et mangea;
Malgré la bénédiction,
Cette pieuse nourriture
Dérangea sa digestion,
Il restitue avec usure
Et le profane et le sacré.
Que fais-tu? tu me scandalise,
Dit La Torillière effaré.
Quoi! venir vomir dans l'Église?
Vilain, as-tu bientôt fini?
Ami, qu'est-ce qui t'embarrasse?
Dit Piron, tout est en sa place,
Ici je rends le pain béni.

L'amant pendule.

(CONTE.)

Un rendez-vous manqué peut avoir son mérite,
A moins de frais on en est quitte
Et l'on en a de même tout l'honneur.
Mais être pris en tête-à-tête
Par quelque mari malhonnête,
Y penser seulement fait peur.

A deux amants depuis longtemps gênés,
La fortune à la fin cessoit d'être fâcheuse.
Mari dehors, valets gagnés,
Tout préparoit la nuit la plus heureuse ;
Leur bonheur déjà commençoit,
Quand du marteau le coup qui se redouble,
Vient apporter la terreur et le trouble :
Ainsi le maître s'annonçoit.
De l'éviter paraissoit difficile.
Que faire ? Où se cacher ? Dans quel trou ? Dans quel coin ?
Une pendule, objet de tout son soin,
Offroit un assez long, mais bien peu large azile.
Pour comble de malheur, cet époux horloger,
Augmentoit encore le danger.
Il écoutoit sans cesse son horloge,
Et de ses battements la régularité
Lui répondoit de sa bonté.
Il faut que le galant s'y loge ;
A peine on eût le tems de lui notifier

D'imiter sans repos le bruit du balancier
Dont il vient de prendre la place.
Et dans l'instant lui-même on le remplace.
Cruel amour! voilà donc de tes coups!
Après cela, qu'on aille en rendez-vous?
Peut-il être, en effet, position plus dure?
Qu'un amant soit l'interprète du temps,
En compte, en marque les instans,
Et qu'il batte ainsi la mesure
Des plaisirs d'un heureux époux!
Mais cependant, consolez-vous.
Sachez que ce mari, revenant pour affaire
Avoit trop à parler pour avoir rien à faire,
Et que, d'un blanc seing fort pressé,
Il s'occupât bien peu d'un sein plus blanc encore.
Par la frayeur alors fort oppressé,
Emportant son écrit, il part avec l'aurore.
Lors le pauvret sortit de son étui;
Ni vous ni moi nous ne mettons en doute
Qu'il fut payé de son ennui.
Le plaisir est plus charmant plus il coute,
Et c'est alors qu'il sut exécuter
L'ordre donné de ne point s'arrêter.
En le débarrassant d'un si cruel obstacle
L'amour en sa faveur avoit fait un miracle,
Il fit en faveur de l'amour
Bien des miracles à son tour.

Le nouveau rajeunissement (1).

(CONTE.)

Qu'est devenu le bon vieux tems?
L'amour suffisoit aux amans.
Le berger discret, sûr de plaire
Jouissait même du ministère ;
Et ses plaisirs toujours secrets
Étoient plus purs et plus parfaits.
Mais ce tems si digne d'envie
S'en fut avec la bergerie.
L'amour d'abord un peu badin
Devint à la fin libertin.
Souvent gentille tromperie
Égaya la galanterie ;
Mère en défaut, rival trompé,
Mari jaloux, tuteur dupé,
Galant escroc, dette acquittée,
Femme prise, femme quittée
Ont été fort gais passetems
Et sont contes assez plaisans.
Un de ces tours-la m'a fait rire,
Et j'ai besoin de te le dire.
Un de nos seigneurs de la Cour,
Leste, brillant et fait au tour,
Accoutumé toujours à plaire
Se lassa de cet ordinaire.

(1) On connaît le *Rajeunissement inutile,* de Moncrif :
L'aimable Déité que l'Orient adore
Qui préside au matin, que suivent les Zéphyrs.....

Ou plutôt ce fut un remords.
Je sens bien, dit-il, tous mes torts,
Je suis à tous insupportable,
Je veux faire amende honorable;
Je viens, je vois et j'ai vaincu,
Par moi tout le monde est cocu.
Du créateur qui s'est fait homme
Je veux faire le second tome.
J'ai fait des cocus à foison,
Je veux l'être de ma façon.
C'est là s'exécuter, je pense,
Et se traiter en conscience.
Je ne sais encor ce qu'il dit,
Mais voici bien comme il s'y prit :
Il décompose sa figure,
Cache sa blonde chevelure
D'une perruque in-folio,
De tabac s'emplit le naseau.
Tout en lui se prête au mensonge,
Sa mine se ride et s'allonge,
Sa démarche s'appesantit,
Sa langue même s'épaissit.
Dans ce décrépit équipage
Il vient adresser son hommage
Et conter ses vieilles ardeurs
A certaine nymphe des chœurs.
Son amour et sa bourse pleine
Touchent le cœur de l'inhumaine,
Et hâtant la conclusion
Dès lors il prend possession,
Jouant toujours son personnage
Il ne dément pas son grand âge.

De la belle il jouit vieillement,
Mollement et péniblement.
On croit que sa tendre folie,
De ses plaisirs et de sa vie,
Doit être le dernier effort
Et que c'est son arrêt de mort.
Cette fatigante carrière
Fut la première et la dernière.
Bien longtemps après il souffla
Et quand il le put, s'en alla.
Mais bientôt il se débarbouille,
Le vieil homme alors il dépouille,
Et devenant abbé charmant,
Il vient offrir un autre amant
A son infidèle maîtresse.
A lui plaire, l'abbé s'empresse ;
Il étoit jeune et vigoureux,
Aussi fut-il bientôt heureux,
Et le fut par excellence.
Toute la nuit fut jouissance.
Dans les entr'actes on parla
Du bonhomme et l'on s'en moqua,
De son âge et de sa figure,
Surtout de sa grotesque allure ;
Dans l'amoureuse jonction
Il étoit toujours question.
Du fier abbé chaque prouesse
Avec la pénible caresse
Étoit mise en comparaison,
Et toujours il faisoit raison
Du profane et mauvais usage
Que le dégoûtant personnage

Avoit fait d'un autel charmant.
Alors bien las et bien content,
Adieu, dit-il, nouvelle Aurore,
En ta faveur les dieux encore
M'ont, à l'exemple de Titon,
Remis sur un assez bon ton ;
Comme lui, j'ai fait grand usage
D'une jeunesse de passage,
Un tel miracle de l'amour
Ne sauroit durer plus d'un jour.

Le Caffé répandu.

(CONTE.)

Je le soutiens, opinion fait tout,
L'autorité la plus frivole
Souvent décide notre goût.
On aime et l'on hait sur parole ;
Tout devient un jeu de hazard,
Et peut-être est-il plus commode
De réduire tout au seul art,
De savoir se mettre à la mode.
Un déjeuner du meilleur ton
Se donnoit, chaque huitaine,
Tel que dans toute la semaine
Il n'en étoit de plus charmant, dit-on.
Là, non contente d'être aimable,
La maîtresse de ce logis,

Sur la plus élégante table
Désiroit que tout fut exquis.
Elle-même avoit soin qu'un excellent caffé,
Brûlé par elle et par elle étouffé,
L'embaumât d'une façon lente,
De son odeur et douce et pénétrante.
A cette fin il étoit déposé,
Et pendant trois jours reposé
Dans un certain lieu de mystère,
Lieu secret où la propreté
Travaille pour la volupté.
Un frotteur maladroit le renverse par terre,
Le malheureux croit tout perdu,
N'ignorant pas que c'est un trésor répandu.
Comment réparer ce dommage!
Une éponge à certain usage
En certain vase se trouva.
Huit fois cette éponge abreuvée,
Autant de fois fortement exprimée
Heureusement la liqueur replaça.
On n'en sut rien, et ce jour-là
A l'ordinaire on s'assembla.
Des déjeuneurs, la troupe bien choisie,
A ce caffé trouva plus de saveur,
C'étoit un nouveau goût, un parfum, une odeur,
Qui tenoit fort de l'ambroisie.
Pour n'en pas perdre la recette,
Décidément on veut savoir
Qui rend ainsi la chose plus parfaite.
Le maladroit honnête crut devoir
Avouer franchement de sa faute l'histoire.
Quand chacun vit qu'il venoit de la boire,

Ne sais encor ce qu'on dit à l'instant.
Si, comme moi, connoissiez bien ma mie,
Sa fraîche bouche et sa mine jolie.
Si connoissiez encore d'autres appas,
Dont ici je ne parlerai pas,
Loin que ce caffé vous fit peine,
Voudriez comme moi puiser à la fontaine.

Chanson.

Il y avoit une plaisanterie établie d'un bosquet enchanté qu'on prétendoit défendu par un amant de ma fille nommé Adrien et surnommé le Chevalier de la Constance. M. de Viella dit un jour l'avoir blessé à mort. L'évêque de Lescar assura l'avoir enterré : il n'avoit laissé que la main dehors pour qu'il pût écrire encor. Tous les jours on voyoit, de la part de cette main, vers et chansons. Elle demandoit une réponse qui, selon qu'elle seroit favorable ou non, la désenchanteroit ou achèveroit sa perte; et voici cette réponse :

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

I

Vous changez donc, mon Adrien,
Vous que pour constance on renomme,

Vous étiez un homme de main,
Vous n'êtes plus qu'une main d'homme.

2

Nous savons tous qu'un grand prélat
Vous a mis la main hors de terre ;
Mais il falloit qu'il vous laissât
Sa plume ou celle de Voltaire.

3

Vous vous êtes qualifié
De Chevalier de la Constance ;
Mais je vous crois mortifié
De trois grands jours de négligence.

4

Enterré dans ce trou bourbeux
Votre corps est comme une glace ;
Et vous ne pouvez être heureux,
Que de *main*, quoi que l'on y fasse.

5

Chaque jour, un doigt se pourrit
De cette main qui m'est offerte,
Et vous n'êtes, à ce qu'on dit,
Plus qu'à deux doigts de votre perte.

6

Pour la valeur on ne vit pas
Votre pareil dans la nature ;

Et vous fûtes un fier à bras
Même après votre sépulture.

7

J'aurois fini par vous aimer,
Car je ne suis pas une ingrate ;
Mais sur vous pourrois-je compter,
Quand on peut vous graisser la patte.

8

De vos vœux qui me sont offerts,
Je serois bien reconnoissante ;
Mais je craindrois quelque revers
D'une main qui fut si méchante.

9

Puis, dans l'état où l'on vous voit,
Que feroit pour vous notre Dame?
Ce seroii une bague au doigt
A présent, pour vous qu une femme.

10

Enfin, je vois que son amant,
Malgré sa constance parfaite,
Ne sera plus dorénavant
Que chevalier de la manchette.

Chanson sur deux sœurs qui ont montré ce que l'on va voir.

AIR : *Gabrielle de Vergy.*

1

De deux gentes sœurs la cadette
Monta fort bien au pigeonnier ;
Décemment la chose fut faite,
On dit qu'on ne saurait le nier.
Mais en descendant cette belle,
A tous si bien nous le montra,
Qu'on dit : Il faut tirer l'échelle
Après avoir vu ce cul là.

2

On n'eut que ce cul dans la tête
Pendant plus de deux ou trois ans,
On le chante, chacun le fête,
Chacun lui fait des vers galans.
Pourtant à ce succès unique
Un obstacle se rencontra,
Et ce fut par une bourrique
Qui son frère aîné nous montra.

3

Chacun des deux a son mérite
Par la forme l'un excelloit,
Et quant à l'autre l'on le cite
Pour être blanc comme du lait ;

Dans cette cause d'importance
Bien juger est notre devoir.
Veut-on entendre ma sentence ?
Que c'est une affaire à revoir.

4

Avec les chutes si plaisantes,
Du joli couple que voici,
Elles n'en sont que plus décentes,
Et nous devons conclure ici
Que malgré la tant douce amorce
De nous montrer si joli cu,
Chacune d'entre elles nous force
A n'admirer que sa vertu.

Une femme m'avoit obligé de dire toute une soirée ASSEZ *dans chaque phrase.*

AIR : *L'amour qui passe en un jour.*

Assez est assez doux,
Assez, je m'en contente ;
Mais je sens qu'avec vous,
Si jeune et si tentante,
Assez
N'est jamais assez.

A Mesdames ... qui portoient des habits de Lévite.

Air : *Le Moineau de Lesbie.*

1

Le peuple des Israélites
Revient à la mode aujourd'hui;
En voyant ces jolis Lévites,
On se raccommode avec lui,
Aussi, comme un autre Moyse
Je voudrois diriger leurs pas,
N'étoit qu'en la terre promise
Il me souvient qu'il n'entrât pas.

2

Avec cet habit judaïque,
Dans cette ville qui prit feu,
Sans doute le couple angélique
Devoit vous ressembler un peu;
Ce pauvre peuple y fut sensible,
Le ciel les brûla de courroux.
Il n'est encor que trop possible
De brûler aujourd'hui pour vous.

3

Le père Loth alors s'empresse
A repeupler le genre humain
Qu'il croit péri dans son yvresse;
Ce péché là fut bien vilain.

Hélas ! cependant si ses filles
Avoient aussi cet habit là,
Et comme vous étoient gentilles,
Ma foi, j'excuse leur papa.

4

De Samson l'étonnante histoire
Désormais moins me surprendra ;
Bien aisément tout se peut croire
Vis-à-vis de ces juives là.
Elles sont parfois bien traîtresses,
Cruellement il l'éprouva.
J'aurois sa force et ses foiblesses
Si vous étiez ma Dalila.

Sur de jolies femmes que nous vîmes sur le chemin.

Air : *Nous sommes précepteurs.*

Ah ! que j'ai passé promptement
En voyant ces objets aimables,
Plus leur aspect étoit charmant,
Et moins je les trouvois passables.

Quelques couplets d'une chanson dont j'ai perdu le reste.

AIR : *Le Moineau de Lesbie.*

1

Quand d'une élégante coëffure,
Je vois l'artiste si galant,
Se jouant dans ta chevelure
En prolongeant ce doux moment,
Je ne voulois qu'une partie
De ces cheveux qu'il toucha tous,
Je sens que je lui porte envie ;
Mais non, je ne suis pas jaloux.

2

Celui qui couvre de baleine
Ta taille faite pour l'amour,
Plus que toi me met à la gêne
En pressant son joli contour.
Ah ! pour ne pas sentir tes charmes
Il sut trop les parcourir tous;
De dépit j'en versai des larmes.
Mais non, je ne suis pas jaloux.

3

Mon âme est encor malheureuse
De ce jour que tu fus au bain.
Ah ! que d'appas cette baigneuse
Sécha de ses heureuses mains !

Dieux! que mon sort étoit pénible,
Pensant que le sien étoit doux;
Tout à ses yeux fut donc visible.
Mais non, je ne suis pas jaloux.

A une femme qui avoit fait une chute d'âne.

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*

1

Une aventure aussi fameuse
Doit enfanter plus d'un couplet,
Leur chute sera moins heureuse
Que la vôtre qui tant nous plaît.

2

Lorsqu'on vit cette culebutte,
Chacun au ciel levant les mains
S'écrioit : Grands Dieux! quelle chute!
Grands Dieux! quelle chute de reins!

3

Entre les fleurs j'aimois la rose,
Ma foi, depuis ce que j'ai vu,
Voyez, quelle métamorphose!
Je ne veux qu'être gratte-cu.

4

Ce cul, de beauté peu commune,
Sembloit la Lune dans son plein ;
On a fait un trou dans la Lune,
Disoit quelqu'un à son voisin.

5

On entendoit dire à la mère :
Complimentez-moi, me voilà,
Ne dois-je pas être assez fière,
Quand c'est moi qui fis ce cul là ?

6

La fille, sans reconnaissance,
Lui dit : Maman, chacun son tour,
De vous s'il reçut la naissance,
Aujourd'hui je l'ai mis au jour.

7

Avec intention maligne,
Ce tour étoit, par Belzébut,
D'une manière toute indigne
Dressé contre notre salut.

8

Depuis, je me mets en prières
Contre ce diable trop rusé ;
Mais, se sauver par les derrières
Avec vous, semble malaisé.

9

Oui, l'on feroit bien une estampe
De ce malheur, si vous vouliez ;
Ce seroit un beau cul-de-lampe
Que celui que vous montriez.

A une femme qui avoit pensé faire une chute heureuse pour moi, et qui ne vouloit pas croire que je l'aurois préférée à la comédie de madame de Montesson.

Air : *Le Moineau de Lesbie.*

1

Oui, ce spectacle là me tente
Mille fois plus que l'Opéra.
O volupté douce et charmante!
Quand la toile se lèvera.
Le voyant alors sans obstacle,
Heureux, dirai-je, qui sera
Touché d'un si joli spectacle ;
Plus heureux qui le touchera.

2

Peut-être aussi que plus sévère,
Je le trouverai moins parfait ;
Plus il aura de quoi me plaire,
Et moins je dirai qu'il me plaît.

Mais de ma critique incivile,
Pour me punir, dites après :
Si vous êtes si difficile,
Vous pouvez vous coucher auprès.

Sur l'oreille.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*
Ou : *Sans dépit, sans légèreté.*

1

Chacun prêche pour sa beauté,
Et chacun croit que c'est merveille,
Le charme de la volupté
A mon avis, est dans l'oreille.

2

La belle que vous avez là :
Elle est petite, elle est vermeille,
L'amour lui-même l'aborda,
Et vous m'avez pris par l'oreille.

3

Des yeux peignent le sentiment,
On baise une bouche vermeille,
Des mains se serrent tendrement,
Mais on ne parle qu'à l'oreille.

4

Prêtez-la donc à mes discours,
Tout ira pour lors à merveille ;
Un tendre amant séduit toujours,
Alors qu'on lui prête l'oreille.

5

A-t-on quelque projet galant
Sur quelque beauté sans parcille,
Ce sera bon commencement
Que mettre la puce à l'oreille.

6

Voyez le plus charmant des Dieux,
Ce Dieu qui fait tant de merveilles,
Le Destin l'a privé des yeux,
Et lui conserva les oreilles.

7

Pour jouir avec volupté
D'une jeune et tendre merveille,
Souhaitons que cette beauté
Se fasse un peu tirer l'oreille.

8

L'oreille est le chemin du cœur,
C'est par là que l'amour l'éveille ;
Ce n'est donc pas propos menteur
Qu'on fait les enfans par l'oreille.

9

Voit-on faire un tendre faux pas
A quelque beauté jeune ou vieille,
Aussitôt ne vous dit-on pas :
Autant vous en pend à l'oreille ?

10

Enfin, entre tous vos appas
Aucun n'offre autant de merveilles ;
Mais aussi ne me dites pas :
Vous m'échauffez trop les oreilles.

A une femme qui apprenoit à broder de la veille.

AIR : *Réveillez-vous.*

1

Cette adroite et neuve brodeuse
Ne voyant que fleurs sous ses pas,
Les fait, d'une façon heureuse
Naître de ses doigts délicats.

2

A l'enfant comme au philosophe
Elle fait naître de l'amour ;
Elle a de reste de l'étoffe
Pour plaire à chacun tour à tour.

3

Chaque soie a trouvé sa place,
Chaque contour est si bien fait,
Du dessin elle sait la trace,
Mais sans dessein elle nous plaît.

4

D'une brodeuse aussi gentille,
Amour connoît bien tout le prix,
Et souvent, de fil en aiguille
Par elle plus d'un cœur fut pris.

5

Mais aussi, de la broderie
Elle tire un parti plus grand,
Et l'histoire devient jolie,
Qu'elle brode si joliment.

6

Ce qu'elle dit est à ma guise,
Ce qu'elle brode est bien brodé ;
Quoi qu'elle brode ou qu'elle dise,
Je lui voudrois toujours le dé.

7

Des chefs-d'œuvre de cette belle
En tout genre il est question,
Et le dernier point qu'on voit d'elle
Est le point de perfection.

A madame la D.. D.. D.. D.., dont je sais seulement que c'est la fête, en lui donnant une pierre gravée qui représentoit un petit amour.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

OU : *Le curé de mon village.*

J'apprends que c'est votre fête,
J'ignore le saint du jour,
Je croirai, sans plus d'enquête
Que c'est celle de l'Amour.
Avant moi, de la nature,
L'admirable forgeron
Composant votre figure,
L'avoit pris pour le patron.

A une fête où on faisoit trouver à une femme des couplets dans tout. Je fus chargé de celui de son ombre.

AIR : *Dans un verger, Colinette.*

OU : *S'il falloit qu'à la plus belle.*

Je prends ma forme flatteuse
Du contour de vos appas.
S'il existe une ombre heureuse,
C'est celle qui suit vos pas.

Mon emploi, quoique un peu sombre,
Tenteroit bien plus d'un cœur ;
Mais non, le bonheur de l'ombre
N'est que l'ombre du bonheur.

Impromptu pour le jour où madame la D. D. D. D. accouchera d'une fille.

Air : *Que le sultan Saladin.*

Ma foi, vous avez raison
D'emplir toute la maison
D'un troupeau de jouvencelles,
Toutes fraîches, toutes belles,
Faites dans votre façon.
C'est bon,
Très bon.

Fi donc, aimer un garçon !
Moi, quand elles sont bien gentilles,
J'aime les filles,
J'aime les filles.

A madame D., de la part de son confesseur.

AIR : *Que l'on goûte ici de plaisirs.*

Chaque jour, pour la charité
J'admire votre zèle;
De vertu, comme de beauté,
Vous êtes un modèle.
A la fin il vous faut chercher
Matière à repentance;
Je vous ordonne de pécher
Pour votre pénitence.

COUPLETS

*Pour le proverbe de l'*Indécise (1).

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

Telle ici qui nous écoute
Avec un air si malin,
Nous intimide sans doute
Par son jugement bien fin.
Une chose nous rassure
Sur ce qu'elle pensera,

(1) Nous ne connaissons point cette pièce, qu'il ne faut pas confondre avec la fameuse comédie de Dufaut, l'*Indécis*, qui échoua si plaisamment aux Français en 1759.

Avant qu'elle en soit bien sure,
Peut-être elle l'oubliera.

Si on crie BIS, Fanchette dira : C'est-il bien décidé? Et au lieu de recommencer, elle chantera :

L'indécision ménage
Le doux plaisir de changer ;
Jamais sur rien il n'est sage
De se laisser engager,
Que tout ce dont on s'avise
Toujours puisse être tenté,
Ce n'est qu'étant indécise
Qu'on garde sa liberté.

Savez-vous pourquoi l'avare
Trouve tant de volupté
Dans le charme si bizarre
De son or souvent compté ?
Il n'est rien dans la nature
Qu'il ne pense mettre à prix ;
Mais ce bonheur ne lui dure
Qu'autant qu'il est indécis.

Le succès qu'on lui déguise
Rend un amant plus épris.
En paroissant indécise,
Les faveurs ont plus de prix.
C'est trop peu d'être jolie,
Le point de perfection
En fait de coquetterie
N'est que l'indécision.

Aux Spectateurs :

Sur le sort de l'Indécise
Que l'on nous laisse indécis ;
Cependant si l'on s'avise
De n'y trouver aucun prix,
Sachez que notre modèle
Ici se rencontrera,
Et qu'en soupant avec elle
L'auteur se consolera.

Fanchette et tous les acteurs reprendront

C'est en soupant avec elle
Que l'on se consolera,
Sans nommer notre modèle.
C'est madame du* ...** qu'est là.

* Mettant le doigt sur la bouche.
** Montrant du doigt madame du Caila.

CONTES ET ALLÉGORIES

Les morceaux qui suivent occupent deux manuscrits de la Bibliothèque de l'Université. *Trop est trop* constitue le manuscrit M. S. L. IV.; les autres pièces, le manuscrit M. S. L. III. 44. Dans le premier, point de corrections autographes de Caylus; dans le second, corrections nombreuses de sa main, surtout vers la fin. Entre tous ces écrits, parenté évidente de style. Les deux volumes, d'après les catalogues, proviennent de Caylus.

Il y a encore dans la Bibliothèque deux autres manuscrits renfermant des contes, avec corrections autographes : le premier (M. S. L. III. 45), intitulé : *Épiménides*, *Histoire grecque*, provient de Caylus; le second (M. S. L. IV. 20), avec le

titre : *Nouveaux Contes de Fées*, provient de la famille Doudeauville.

De ces nouveaux Contes de fées (le manuscrit en contient dix), un seul est inédit, c'est : *Rosindor ou la Félicité*. Les autres ont été édités, mais avec des différences, dans les *Œuvres Badines*, et dans le *Cabinet des Fées*.

Disons un mot de *Rosindor*.

Rosindor est un prince à la recherche de la Félicité, qu'il a vu apparaître en songe. Il remet sur le trône des princes expulsés, délivre des Républiques, etc.; mais toutes ces gloires ne lui épargnent pas de violentes déceptions. Enfin, il aborde au pays des Zéphirs, empire de la Félicité. La Félicité l'emmène dans son palais. Hélas! même en ce séjour, son bonheur n'est pas sans mélange! Il voudrait revoir son père et sa patrie. Il obtient la permission de partir; mais il retrouvera l'objet de ses rêves à la seule condition de ne pas mettre pied à terre pendant le voyage. Il y avait dix mille ans que son père était mort. Le prince s'en revient; il était sur le point d'aborder pour la seconde fois à l'empire des Zéphirs, lorsqu'il voit un petit bonhomme tout décrépit, qui ne pouvait réussir à charger son âme. Pris de pitié et d'impatience, il met pied à terre pour le secourir. Le petit vieillard était le Temps, qui, déployant

ses grandes ailes, tranche les jours de Rosindor. La Félicité pleura ses amours : depuis cette triste aventure, on ne la voit plus dans le monde.

Ce conte est émaillé de pensées comme celles-ci : « Le roi et la reine, qui auroient été les meilleurs particuliers du monde (et c'est beaucoup dire pour les têtes couronnées!). » Mais n'allez pas croire que Caylus soit républicain; on trouve plus loin : « Ce beau mot de liberté que tout Républicain prononce cent fois le jour, et pour laquelle il dit qu'il est toujours prêt à se sacrifier;... ce mot de liberté n'est qu'une pure chimère, puisque chaque particulier en est éternellement privé, dans l'espérance de la conserver à l'État. »

Dans *Epiménides*, le sage se réveille de son long sommeil, et rencontre par hasard deux jeunes filles, deux amies : Chloé et Biblis. La première se trouve être sa petite-fille; elle aime Léonidas, jeune homme devenu pauvre, qui a dû s'expatrier pour chercher fortune. Le sage se dévoile à Chloé, se fait reconnaître bientôt de sa propre fille Misis, que des lois injustes ont dépouillée, puis du peuple, puis des magistrats; il vient se plaindre énergiquement devant le Sénat de l'injustice de leurs jugements. Les magistrats veulent réparer le mal. Épiménides refuse. Un bossu, Gnathon,

qui a profité de la ruine de Misis, veut épouser Chloé, et vient, avec impertinence, demander sa main. Épiménides présente alors à ce fat la reconnaissance d'une somme considérable, faite à lui-même par le père de Gnathon. Le bossu se trouve par là même accusé de vol ; les magistrats le dépouillent de ses richesses et de sa charge ; mais Epiménides obtient son pardon. Léonidas est revenu riche ; il épouse Chloé, et Gnathon épouse Biblis.

Aucune de ces deux œuvres n'offre grand imprévu de récit ou grand charme de narration. Inutile d'ajouter que l'histoire d'Epiménides est tout à fait différente du *Réveil d'Epiménides*, du président Hénault, de la pièce de Poisson, jouée, en 1735, aux Français, et de la pièce en un acte donnée en spectacle à M. et à madame D... (Duval d'Espréménil), par M. Gabriel de Saint-Charles.

Pour être complet, nous signalerons, en terminant dans un manuscrit que nous avons déjà cité (Voyez ci-dessus, p. 14, ligne 1), une *Histoire de la Princesse commune et du singe Verd*. Cette histoire occupait les pages 40-69 ; les pages 49-69 ont été arrachées. C'était, autant que l'on peut voir, une suite ou une préface à la *Princesse Lumineuse*.

I

TROP EST TROP

CONTE TERRIBLEMENT MORAL (1)

Quand une fois il y a un Roi et une Reine, tôt ou tard, ils ont un enfant ; on invite les fées, on en oublie une, elle arrive de mauvaise humeur, et d'un mot elle gâte tout ce que les autres ont fait de bien. Voilà précisément ce qui se passa dans une cour dont j'ignore le nom. La fée oubliée arriva au moment que la dernière des fées invitées combloit tous les dons accumulés sur le Prince nouveau-né par celui de voir tout ce qu'il désiroit s'exécuter dans l'instant. « Au double ! » dit l'arrivante en entrant brusquement, — je ne sais si ce fut par la fenêtre ou par la cheminée. Cette subite apparition avoit effrayé ; on fut surpris et rassuré par son propos. Elle alla prendre sa place avec l'air d'une joie maligne qui auroit inquiété, si les fées n'avoient pas été sûres d'avoir préservé le petit

(1) Relisez, à ce propos : « *Ni trop ni trop peu, — Conte moral* », de Voisenon. (*Œuvres*, t. V, p. 266.) Peut-être y avait-il eu concours.

Prince par l'excès des précautions et la profusion de leurs dons. Elles assurèrent les parents qu'où la fée *Guignon* n'avoit pu trouver de mal à faire, il n'y en avoit pas à craindre du sort; qu'elle faisoit bonne contenance, mais qu'elle enrageoit en dedans ; que voyant qu'il n'y avoit rien à gâter, elle avoit voulu se donner les airs d'avoir mis la dernière main à l'ouvrage. On fit semblant d'être d'une grande reconnoissance; elle mangea à la collation le double des autres, et elle but assez pour avoir l'air de voir double en sortant. Les plaisants de la cour dirent qu'elle était si fort dans son jour de tout doubler, qu'elle avoit même doublé le pas pour s'en aller (1).

Les fées, toutes glorieuses de n'avoir pas été contrariées, la regardoient en pitié, comme ayant été leur dupe; elles avoient doué le Prince de tout, excepté d'un nom; elles prétendirent qu'il falloit que leur maligne compagne, qui au fait ne lui avoit rien donné, lui en eut au moins laissé un, et on l'appela le Prince *au double.*

Son enfance ne fut troublée par aucun évènement; il embellissoit, croissoit, tettoit et dormoit en perfection. Tous les dons s'établissoient successivement, et, tant qu'il ne fut pas encore en âge d'avoir des volontés, tout alla à merveille.

La première singularité qui frappa en lui fut

(1) On remarque l'étroite affinité de ce trait avec plusieurs autres traits des poésies.

quand il commença à vouloir parler ; il bégayoit horriblement, sans cependant avoir aucun embarras dans la langue : le don de la fée opéroit, et chaque syllabe qu'il avoit envie de prononcer, il la répétoit double. Tant qu'il ne fit que se soutenir machinalement sur ses petites jambes, il y étoit mieux campé qu'un autre. Quand il voulut marcher, il débuta par le pas redoublé, ce qui mettoit ses nourrices sur les dents. Heureusement qu'il n'étoit pas méchant : la douceur, l'obéissance, la bonté faisoient partie de ses dons ; mais quand il avoit quelque petite vivacité, la tape la plus légère qu'il lui prenoit fantaisie de donner équiva valoit à un grand coup de poingt. En un mot, tout ce qui s'opéroit par un acte de sa volonté étoit toujours trop fort de moitié. Aussi avoit-il une grâce charmante dans ce qu'il faisoit par instinct ou par distraction ; mais, au moindre désir de reüssir, il devenoit effroïablement mal-adroit, car la mal-adresse est toujours l'emploi de trop de force.

Il est inutile d'entrer dans le détail de tous les embarras que ce fatal complement de dons occasionna. Le Prince *au double* se tiroit toujours mal de ce qu'il faisoit par goût, et de ce qui étoit précédé d'un désir. Il s'étouffoit en mangeant, avaloit de travers en buvant, dépassoit le but en courant, sautoit trop haut en dansant, s'embrouilloit en parlant, et chantoit à faire horreur, tou-

jours au moins de six tons trop haut ou trop bas; il n'y avoit que dans le médion où il auroit eû des sons fort agréables s'il n'avoit pas crié à tüe tête, ou chanté si foiblement qu'on ne l'entendoit pas.

Pour lui former la voix, tant en parlant qu'en chantant, on lui avoit élevé un petit théâtre et composé une petite troupe; mais il ne put en tirer parti par trop de désir de réüssir. Outre qu'il ne pouvoit absolument régler son ton, lui conseilloit-on un geste, il y avoit du danger pour celui qui étoit en scène avec lui. Lui disoit-on de s'avancer, il tomboit dans le trou du soufleur ou dans les lampions.

En montant à cheval, il s'élançoit toujours un peu trop, et se jettoit souvent de l'autre côté. Quand il y étoit une fois monté, il étoit placé assez naturellement; mais les premières leçons qu'on voulut lui donner, pensèrent être fatales, toujours par trop d'envie de bien faire. Lui disoit-on qu'il étoit penché à droite, il tomboit à gauche; en avant, il se couchoit sur la croupe; il alloit à toutes jambes ou retenoit son cheval, à le faire renverser.

On juge bien que son éducation et ses exercices ne s'achevèrent pas sans peine. Les fées eurent beau s'en mêler, elles reconnurent la malice de la fée *Guignon*. Après bien des délibérations, elles conclurent à le faire voyager; on lui donna un équipage fort convenable, des domestiques de

choix et un gouverneur de la main des fées, doué par elles d'une modération à toute épreuve : aussi avoit-il nom *Modéré*.

Le Prince *au double* eut ordre et promit de bonne foi de ne pas s'éloigner ; mais comme il alloit toujours plus vite qu'il ne vouloit, il fut bientôt au bout du monde ; il eut en peu de tems crevé tous ses chevaux. Par bonheur, il se trouvoit alors au bord de la mer ; il n'eut rien de plus pressé que de s'embarquer. Jusque-là, il ne lui étoit arrivé en route que ce qu'il avoit éprouvé journellement chez lui, c'est-à-dire des accidents toujours ridicules, et souvent à la veille d'être tragiques. Une fois embarqué, ce fut bien pis. Son fatal don s'étendoit sur tout ce dont il faisoit partie : d'après cela, rien n'étoit plus irrégulier que la marche de son vaisseau. Désiroit-il d'avancer, les voiles étoient enflées à faire casser les mâts. S'ennuyoit-il de cette allure, il étoit comme à l'ancre. Il survint une tempête, jamais bâtiment n'eut tant à souffrir et ne dansa de telle manière. Tout brave qu'étoit le Prince, il fut un peu étonné quand il se vit au sommet d'une vague des plus élevées et désira de se voir huché un peu moins haut. Dans l'instant, obéi avec l'excès ordinaire, le voilà au plus profond de l'abîme. Il se crut englouti et auroit bien voulu être moins bas, alors il étoit enlevé plus haut que la première fois. Jamais équipage n'a été si vigoureusement secoué. Le pilote n'y connois-

soit rien. Le vent ne répondoit pas à cette terrible agitation, qui dura jusqu'à ce qu'heureusement le Prince s'y accoutuma. Alors, tout rentra dans l'ordre. Tout le monde étoit de très mauvaise humeur et lui-même étoit fort dégoûté de la mer. Il désira vivement d'aborder, ce qui le fit échouer très violemment. On se sauva comme on put. Les matelots et les passagers, une fois séparés du Prince, furent tout étonnés de voir la mer aussi calme, que s'il ne leur fut rien arrivé. Le Prince, tout moulû, maudissoit cette cruelle obéissance de la nature. Son gouverneur, qui ne laissoit aucune occasion de le former, de le corriger et de l'instruire,crut ce moment très propre pour faire quelques représentations sur la vivacité de ses désirs; il fit adroitement entrer dans son discours un petit morceau bien fait contre les flateurs et contre le danger pour les princes d'être trop ponctuellement obéis; c'étoit assez mal prendre son temps. *Au double* s'impatienta, envoya promener le faiseur de sermons, et lui tourna le dos. Aussitôt voilà le pauvre gouverneur en train de la plus rude promenade qu'il eut fait de sa vie; heureux encore qu'on ne l'eut pas envoyé au delà des monts. Le Prince n'avoit pas boudé deux minutes; mais il étoit si fatigué qu'il dormoit douze heures, et la promenade dura tout autant. A son réveil, il fut au désespoir. Le bon gouverneur eut encore plus de peine à le consoler qu'à se reposer.

Ils se remirent en marche le plutôt qu'ils purent et quoique l'un des deux voyageurs fut fort dégoûté de la promenade, ils arrivèrent avant la fin du jour dans une jolie ville fort peuplée et fort illuminée. Il s'y donnoit effectivement une belle fête; il étoit question de marier la Reine. Elle devoit elle-même choisir son mary. Il y avoit des Princes assemblés de cent lieues à la ronde: tous cherchoient à se distinguer, à plaire à cette Princesse et à mériter son choix. Trois jours étoient destinés à obtenir cette heureuse préférence. Le lendemain étoit le premier essay et devoit se passer en courses.

Au double qui avoit appris à connoître son pouvoir à ses dépens, désira de se trouver en état de paroître à la fête; il fut obéi de reste. Son habit fut une fois trop beau; il n'étoit cependant pas ridicule. Il se fit annoncer et parut avec éclat; une figure charmante et sa parure firent un grand effet dans l'assemblée. Il vouloit être de la plus grande politesse: ses révérences étaient si profondes, qu'on crut un moment que c'étoit une dérision; on ne concevoit pas que celui qui par sa figure et sa magnificence avoit l'air du roi des autres, se prosternât comme le plus humble de leurs esclaves. *Modéré* répondit que c'étoit la mode de son païs.

Le Prince ne se tira pas mal d'affaire; un peu trop d'envie de plaire, un peu trop de tentation de montrer de l'esprit lui donnoient une petite points

de fatuité et de ridicule qui ne lui réüssissoit pas mal. Comme l'assemblée étoit composée des Princes les plus lestes et les plus adroits, on passa la soirée à jouer des jeux d'adresse. *Au double* eut un grand succès au billard. Tout ce qu'on peut sans inconvénient faire excessivement bien lui réussissoit, seulement il blequoit trop fort, faisoit sauter les billes et cassoit les vitres. Il y eut encore plusieurs autres jeux où il mérita des applaudissements; mais la fée *Guignon* qui l'avoit doué, qui connoissoit par conséquent ce dont il étoit capable, se trouvoit là; il ne s'en douta pas et ne pouvoit s'en défier. Elle fit si bien que le reste de la soirée on ne proposa plus que des jeux, ou de trop bien jouer nuit, comme le trou madame, les quilles, etc. Il crevoit toujours, revenoit à moitié ou perdoit tout à fait. La Princesse qui commençoit à prendre un grand intérêt à lui, le conseilloit inutilement et étoit un peu piquée, croyant qu'il négligeoit ses conseils. Ils se séparèrent cependant assés bien ensemble.

Le lendemain, jour des courses, le Prince ne fut pas des derniers à se présenter. Il avoit voulu être habillé lestement: il étoit ridiculement écourté; mais il étoit bien fait et on trouva seulement que c'étoit de la prétention. La Princesse étoit dans une prairie charmante, environnée de tout son peuple, assise sur un trône de gazon, où elle recevoit les respects des Princes qui devoient courir

pour elle; *Au double*, plus respectueux qu'aucun, désira lui donner une plus grande marque de son respect, et crut ne pouvoir mieux faire que de baiser le bas de sa juppe ; mais toujours excessif dans l'exécution, il releva beaucoup plus de jupons et beaucoup plus haut qu'il ne falloit; ce fut un scandale et un murmure inconcevable. *Modéré* avoit tiré le Prince si rudement qu'il l'avoit fait tomber à la renverse. Il fit accroire qu'il s'étoit évanoui et raccroché à ce qu'il avoit pû. Chacun en pensa ce qu'il voulut, mais on fit semblant de le croire ; la Princesse, qui avoit du faible pour le Prince, assura qu'il avoit perdu connaissance dès l'instant qu'il s'étoit prosterné ; elle poussa même la bonté jusqu'à vouloir retarder les courses ; mais les heures étoient fixées et il fallut commencer.

La prairie où elles se faisoient étoit immense ; mais la carrière n'avoit guère qu'une lieüe de long sur une demie lieüe de large. Cet espace environné d'un amphithéâtre de cinquante gradins, contenoit tout ce qui habitoit la ville et une partie du royaume qui étoit assemblée pour voir les jeux et l'élection de leur roi, qui devoit être la suite et le prix. Le nombre des concurrents étoit très considérable. Ils se rangèrent tous sur une même ligne ; la Princesse étoit à l'autre bout au milieu des juges du camp. Elle avoit auprès d'elle un canon auquel elle fit mettre le feu : c'étoit là le signal pour qu'il n'y eut pas de mal-entendu.

Au double avoit bonne envie d'arriver; il partit avec le coup. Si le canon avoit été chargé à boulet, le boulet et lui se seroient croisés au milieu. La fumée du canon et la vitesse enragée dont alloit le Prince fit qu'on ne le vit pas passer. De ce train, il seroit sorti de la prairie, et même du royaume, s'il n'eût été arrêté par un lac, qui étoit à plus d'une lieue de là, au beau milieu duquel il alla tomber. Cependant la Princesse vit arriver tous les prétendants les uns après les autres. Le dernier, qui était pesant et un peu boîteux, étoit déjà au but et il n'étoit pas question d'*Au double*. Enfin on le vit accourir tout mouillé et bien essoufflé, car, à force d'envie d'arriver, il avoit bien fait dix lieües. On lui fit mille plaisanteries sur ce qu'il s'étoit mis tout en eau pour faire une si belle diligence. Il eut beau conter son histoire, à peine la Princesse en crut-elle quelque chose; elle l'envoya se sécher et se préparer pour un grand bal qui devoit se donner le soir.

Modéré, de retour chez lui, après lui avoir fait donner sa parole qu'il ne l'enverroit plus promener, lui dit de fort belles choses sur la violence de ses désirs et commença par obtenir qu'il ne se mêleroit pas de son ajustement; il fut mis aussi richement qu'élégamment. Son entrée dans le bal le raccommoda un peu avec la cour; mais malheureusement *Modéré* ne pouvoit pas diriger sa danse comme sa toilette. Il eût fallu le tenir toujours par la main,

et malgré de fréquents avis et des signes perpétuels, il dansoit toujours trop fort.

Le bal se termina comme la veille par de petits jeux; grâces aux soins de la fée, ils furent presque toujours choisis de façon à ce qu'*Au double* n'y eut pas d'avantage. On finit par essayer de souffler les bougies des lustres en sautant. Il débuta assez bien. Comme il avoit fait une grande dépense d'haleine et de jambes, dans la journée, il ne souffloit et ne sautoit qu'à peu près ce qu'il falloit; mais encouragé par le succès, il eut envie d'y mettre le comble; alors il se prit à sauter et à souffler d'un tel cœur qu'il ne resta pas une bougie : cela fit un très mauvais effet. Comme c'étoit près de la Princesse qu'il avoit couronné ses exploits en soufflant la dernière, et tombant à ses pieds, quand on eut raporté des lumières et qu'on le vit là, on se demandoit méchamment s'il lui avoit témoigné autant de respect que le matin. Elle en eut de l'humeur, et il alla se coucher aussi mécontent de la fin de la journée que du commencement.

A peine fut-il couché que la Reine, qui n'étoit pas si fâchée qu'elle le paroissoit, rentra chez elle; ses réflexions tournèrent encore au profit du Prince. Sans savoir précisément ce qui occasionnoit toutes ses disgrâces, elle voyoit bien qu'il ne péchoit que par excès; elle pensoit qu'en amour ils étoient bien pardonnables, qu'il étoit presque impossible

de se rendre par là ridicule dans un tête-à-tête, qu'à tout hasard, ayant des nuits comme des jours à passer avec celui qu'elle épouseroit, il falloit l'essayer dans ce genre comme dans les autres et elle se détermina à l'envoyer chercher sur le champ par une esclave de confiance.

Au double alloit se coucher tristement, *Modéré* avoit cherché à le consoler ; depuis la promenade de douze heures il n'aimoit pas à le prêcher au moment de s'endormir. L'esclave arriva, exposa modestement le sujet de son message et laissa le Prince aussi surpris qu'enchanté. *Modéré*, avant qu'il eut le temps d'avoir une volonté et de former un souhait, trouva le moyen de placer quelques conseils; il lui représenta combien cette épreuve étoit délicate, qu'une reine vertueuse et prudente ne s'y déterminoit pas sans de grandes raisons, qu'il ne s'agissoit pas de se conduire en polisson, mais en Roi, et qu'en cette qualité il ne pouvoit trop lui recommander la modération.

Au double, entièrement persuadé et un peu calmé par ses conseils, arriva à peu près comme un autre au Palais. Il ne dépassa la porte que de quelques centaines de pas et se trouva enfin, assés heureusement, pour la troisième fois du jour, à portée de témoigner ses respects à la reine. Elle lui dit fort galament et avec un air de décence qui ajoutoit encore à son discours, qu'elle vouloit bien en sa faveur déranger un peu l'ordre des choses, que

son trône devoit naturellement le faire arriver à son lit, qu'elle avoit préféré que son lit le fit arriver à son trône. Le Prince enflammé par les charmes de la Princesse ne fut plus le maître de modérer son ardeur, et de ce moment tout fut perdu. Le moindre de ses désirs outre passé de moitié, occasionoit un contraste dans les proportions, un dérangement dans les positions, une violence dans les transports, une impossibilité dans les entreprises, qui faillirent couter la vie à la reine. Elle fut obligée de crier au secours. La cruelle fée, cause de tout ce désordre, et qui l'avoit bien prévu, arriva à la tête de tous les gardes du corps ; elle leur montra combien ce qu'ils gardoient étoit mal gardé. Le Prince n'eut que le tems de se sauver, et pour cette fois il ne fut pas trop malheureux d'être servi au double par la vitesse de ses jambes.

Modéré s'étoit bien douté qu'il arrivoit quelque malheur; son pressentiment se changea en certitude en entendant ce vacarme. Mais tout s'étant bientôt calmé, il ne sut plus qu'en croire. Le lendemain, les fêtes et les épreuves recommencèrent. On étoit si aise d'être débarrassé d'*Au double* qu'on ne fit pas beaucoup de réflexions sur les évènements de la nuit. On dit qu'il étoit devenu fou. La reine ne se vanta pas de toutes les folies dont elle avoit pensé être la victime, et le quatrième jour elle reconnut, couronna et rendit heureux un vainqueur.

Modéré n'osa pas se montrer et partit pour aller trouver son Prince qu'il supposoit bien loin et dont il se voyoit séparé pour longtems. Ce n'est pas que ses connoissances infinies, sa rare prudence, sa patience à toute épreuve, ne lui donnassent mille moyens de retrouver la chose la plus introuvable ; il arrivoit toujours où avoit été *Au double ;* il ne perdoit pas sa trace et il l'auroit infalliblement rattrapé si celui qu'il cherchoit ne l'avoit pas cherché de son côté; mais la volonté constante de le rejoindre emportoit toujours le Prince aussi loin de lui qu'il y étoit au paravant, en changeant seulement de côté. Il étoit en quelque façon comme le balancier d'une pendule ; passant et repassant très près de *Modéré*, et dans l'impossibilité de s'en rapprocher, ou du moins de s'arrêter où il étoit.

Ennuyé de cette manière d'aller, beaucoup trop rapide pour être instructive, il en vint au point de ne savoir que désirer. Alors il voyagea avec profit et se fit aimer partout où il passa ; mais le plus petit désir gâtoit tout. La plus légère fantaisie le transportoit hors de lui et souvent de la ville qu'il habitoit ; la moindre tentation de prendre l'air le mettoit aux champs ; l'idée de se trouver à couvert l'enfonçoit dans quelque cave ou dans une serre chaude. Il auroit dû être dégouté des fantaisies, et il l'étoit. Il avoit si longtemps éprouvé le malheur d'être bien obéi et mal servi; à force d'obtenir, il avoit tant vécu de privations, qu'il ne redoutoit

rien tant que d'avoir envie de quelque chose et qu'il s'efforçoit, mais inutilement, d'avoir toujours le désir contraire à ce qu'il souhaitoit. Cette volonté de mauvaise foi ne produisoit rien; il devint comme les gens qui ont des vapeurs, qui s'évanouissent dans la crainte de se trouver mal, et ont peur d'avoir peur.

Il étoit cependant venu à bout de se fixer depuis quelques jours dans un hameau charmant; il rêvoit tristement au bord d'un ruisseau, rejettant les souhaits les plus innocens comme autant de mauvaises pensées; il fut tiré de sa rêverie par les accens de la plus jolie voix. Cette jolie voix sortoit de la plus jolie bouche, qui appartenoit au plus joli visage. En un mot, il étoit à dix pas de la plus aimable des bergères. Cette vue le fit frisonner; il se rappella combien la beauté lui avoit été fatale. Son premier mouvement auroit été de fuir à cent lieues; il ne pouvoit se résoudre à s'éloigner. Il resta donc immobile contre sa propre attente. Quand il s'approcha de cette charmante personne, ce fut avec tant d'attrait, et en même tems avec tant de crainte de lui déplaire, qu'il n'en résultat rien de fâcheux. Il éprouvoit toujours avec elle une timidité qui anéantissoit sa propre volonté.

C'étoit une jeune Princesse persécutée par une méchante fée; cette fée étoit précisément *Guignon*. La conformité dans les malheurs est la première de toutes les simpathies. Je ne sais si son histoire

étoit intéressante, mais sa personne l'étoit, ce qui vaut bien mieux. Le Prince et elle ne se quittèrent plus. Il trouva bien vite sa guérison auprès d'elle; il n'avoit plus de fantaisie que celle de lui plaire et celle-là ne nuit jamais par son excès; on la confond quelquefois avec l'envie de briller, de réüssir, de séduire, qui toutes appartiennent à l'amour-propre et sont impérieuses comme lui. L'amour au contraire semble exclure jusqu'aux désirs ou il les soumet si fort à la crainte d'offenser ce que l'on aime qu'ils ne sont jamais indiscrets. Le Prince autrefois si violent dans son ardeur, si dangereux dans ses entreprises n'osoit ni ravir, ni demander la moindre faveur; c'étoit dans les yeux de sa jolie bergère qu'il devinoit ce qu'il pouvoit oser.

Trop occupé de la Princesse, pour pouvoir l'être d'autre chose, il regrettoit cependant *Modéré;* apparemment qu'il ne désiroit plus de le revoir que tout juste la moitié de ce qu'il auroit dû, car il arriva un beau jour. La reconnaissance fut tendre, *Modéré* aimoit le Prince de tout son cœur; le Prince l'aimoit aussi et avoit surtout besoin d'un confident. Il lui fit part de son bonheur, de ses craintes, de ses espérances. Le bon gouverneur qui avoit le pouvoir pour une fois seulement de convoquer les fées, crut que le moment en était venu; il n'oublia même pas la fée *Guignon.* Cette attention et cette confiance la désarmèrent; elle parut d'aussi bonne

humeur que ses compagnes. « Convenés, leur dit-elle, que j'en sais plus que vous; mais l'amour en sait plus que moi. Le Prince est guéri ou plutôt corrigé; j'en voulois aussi à cette Princesse : je leur pardonne à tous deux en faveur de l'amour qu'ils ressentent et qu'ils inspirent. Que leur mariage se fasse tout de suite, et je leur donne à chacun un royaume pour présent de noces. »

Les fées sont expéditives; la noce se fit sur le champ et surpassa toutes celles où on fait les plus grands préparatifs. La nuit combla les vœux du Prince. Il étoit un peu troublé en pensant à celle qu'il avoit passée si désastreusement, mais quand même il n'auroit pas été guéri, plus occupé du bonheur de la Princesse que du sien, il ne seroit pas tombé dans les mêmes inconvénients. En un mot, tout se passa à merveille et il éprouva avec autant de satisfaction que de reconnoissance combien il étoit déguignoné.

FRAGMENT DES DOUZE VOLUMES

DE L'HISTOIRE DE ROSANIE

Allégorie

Le soleil se leva plus clair et plus serein qu'il ne le fut jamais. Il sembloit par la pureté de l'Air que toute la Nature fût attentive à ce qui devoit se passer dans Policarmie. Les Trompettes annoncèrent au lever de cet astre le célèbre Tournoy pour lequel on faisoit depuis si Longtems de si grands préparatifs; mais le son de ces Instrumens se fit plutôt entendre pour entretenir l'usage ordinaire des Tournoïs que pour aucune autre nécessité. Qui peut dormir quand on doit voir Rosanie ? Qui peut n'avoir pas tous les sens dans leur plus grand mouvement quand on doit combattre en sa présence et que son portrait est le prix du Tournoy ? Quoy qu'il en soit, les trompettes annoncent le commencement d'un jour qui devoit occuper l'Univers; L'Assurance de tous ceux qu'un aussi grand spectacle avoit attiré étoit prodigieuse. Ainsi dans un Instant toute la superbe place de Policarmie fut remplie des spectateurs de tous les pays du monde habité.

Rosanie parut avec tout l'éclat des grâces et de

La beauté et se plaça sur le thrône élevé à l'honneur de ses Charmes. Ce thrône estoit d'un goût et d'une galanterie préférable à la magnificence. L'amour l'avoit construit luy même, et par conséquent rien de ce qui pouvoit flatter l'objet qui l'adoroit alors sous le nom du Roy Perion n'y estoit épargné. Les différentes formes que ce Dieu luy même avoit pris avoient toutes (comme l'on sçait) été inutiles pour fixer le cœür Léger, volage et trop indifférent de la Coquette Rosanie. Le Lecteur doit se souvenir de tout ce qui s'est passé dans le huitième volume d'héroïque et de prodigieux, quand l'Amour, sous le nom de Lindamor a gagné quatorze grandes Batailles, tant sur mer que sur Terre. Il ne doit point oublier les douze Royaumes qu'il a conquis, dont les couronnes offertes aux pieds de ce qu'il aimoit plus que sa propre vie, luy attirèrent à peine le moindre remerciement de la plus belle bouche qui fût au monde. Les fêtes que, sous le nom d'Acis, il avoit donné à ce trop aimable objet, avec autant de galanterie que d'agrémens et qui sont la matière du sixième volume, n'avoient pas eu un sort plus heureux que les conquêtes. Les voyages qu'il avoit entrepris pour la retrouver, ou pour luy donner des marques d'attention et d'attachement. Les fatigues et les dangers sans nombre auxquels il s'étoit mille fois exposé pour satisfaire le plus foible de ses désirs et dont le récit se trouve répandu dans les douze vo-

lumes, tout cela, dis-je, n'avoit pas fait la plus légère impression sur le cœür de l'aimable Rosanie, dont la coquetterie égalloit l'insensibilité. Ce Tournoy dont on va lire le récit étoit donc une dernière ressource de l'Amoureux Périon ou plustost de l'Amour luy même.

Ce Dieu commande mille fois plustost au tems et aux saisons qu'il ne le peut faire aux inconvéniens. La sérénité de l'Air et la Beauté de ce grand jour ne doivent donc point surprendre.

Le thrône de Rosanie étoit, comme je l'ay déjà dit, plus galant que magnifique. Les amours en soutenoient le siège, d'autres en portoient le pavillon dont la couleur estoit d'un verd assortissant à la couleur favorite de la Divinité adorée. Le chemin qui conduisit Rosanie du Palais à la grande Place estoit semé de roses dont l'Éclat estoit effacé par la beauté qui les honnoroit en portant leur nom.

L'Amour peut se souvenir des ordres qu'il a donné pour plaire à ce qu'il aime; il les a si souvent regretté, il a eu tant de différentes inquiétudes avant que de se déterminer ! que l'on a pu sçavoir de lui ces sortes de détails; mais pour ceux de l'ajustement de Rosanie, il faudra que le Lecteur les ignore. Sçait-on jamais comment ce que l'on aime est paré? Les agréments du visage éblouissent; les regards ennyvrent, les bras, la main, tout enchante un amant. Quoiqu'assise, on distingue les grâces d'une taille aussi aisée que séduisante dans

toutes ses attitudes. Enfin, ce maintien céleste et paresseux charme les yeux par mille choses à la fois et les Empêche d'être frapés d'aucun autre objet que de la personne aimée ; et tout le reste est étranger pour un véritable amant. D'abord que Rosanie parut dans la grande place, elle fut reçüe par ces acclamations sourdes et confuses que l'admiration excite dans les hommes. Elle se fit voir avec ce regard enchanteur qui sçait joüir de tous les regards à la fois, et dont la curiosité cherche à découvrir s'ils sont tous occupés du même ravissement, arrestant ses beaux yeux sur ceux dans lesquels elle voyoit moins de surprise, d'admiration et d'amour. C'est ainsi qu'en use la coquetterie, un regard plus froid qu'elle sçaura distinguer au milieu de tout un peuple, l'anime plus que mille pleins d'amour ne la peuvent satisfaire.

Quand Rosanie se fut placée sur le thrône qui vient d'être décrit, toute sa suitte occupa les gradins qui luy avoient été destinés. Elle estoit composée de la coquetterie, dont les yeux sont à facette, des agaceries, du brillant, de l'enjoüement, de la vanité, de l'Esprit, des agrémens, de la légèreté et du frivole. Quand toute cette suite *légère et malheureusement séduisante* eut remply les amphithéâtres dressés aux deux côtés du thrône, les Maréchaux et les Juges du Camp firent ouvrir la barrière. L'on vit pour lors entrer dans la lice les deux Quadrilles dont on entendoit parler depuis si longtems. L'une

sous le nom de Quadrille bleüe et l'autre sous celuy de la Quadrille verte ; l'une et l'autre étoit en effet distinguée par une écharpe de ces couleurs.

QUADRILLE BLEUE

Le véritable amour étoit paré avec soin, mais sans aucune affectation ; on voyoit sur son visage et dans toutes ses actions la pure et la véritable envie de plaire. Lorsqu'il rencontroit les regards de Rosanie, pour lors un changement subit et avantageux se distinguoit aisément dans toute sa personne. Éperduement épris des charmes de Rosanie, l'on imagine bien que toute sa parure étoit couleur de Rose, quoique les couleurs mêlées ne soient pas pour l'ordinaire les attributs des sentimens vrays. Il montoit un magnifique cheval pie parce que ce poil étoit le favory de tout ce qu'il aimoit au monde. Son Écu étoit chargé d'un arbre autour duquel un Pampre étoit enlacé, avec ces mots : *Mourir en l'aimant.*

La tendresse suivoit ce héros sous la figure d'un Chevalier dont toutes les attitudes étoient aussi douces qu'agréables. Sa parure étoit gris de lin ; son cheval magnifique d'ailleurs, et souple dans tous ses mouvements étoit Isabelle ; on lisoit sur son Écu : *Sans elle je péris.* Le corps de la devise étoit une tourterelle seule et par conséquent gémissante de l'absence.

La bonne foy étoit représentée par un Chevalier

vêtu d'armes simples, monté sur un cheval blanc, un peu épais et traversé, mais qui ne passageoit point. Sa parure étoit blanche; il portoit sur son Écu un enfant avec ces mots : *Ma bouche est l'interprète de mon cœur.*

Un Chevalier dont la taille étoit fine et déliée et dont le regard étoit vif à l'excès, représentoit la délicatesse. Sa parure étoit Céladon et son cheval, dont le poil étoit alezan, avoit tout le feu et l'activité possible; son Écu représentoit un Amour couché sur un lit de roses et ces mots étaient écrits : *Le ply d'une feuille me blesse.*

QUADRILLE VÉRTÈ

La Dureté étoit représentée par un Chevalier haut de stature, d'une corpulence épaisse, dont le regard étoit dur et un peu couvert. Il montoit un grand et beau cheval noir Zaïn; toute la parure étoit jaune et son Écu représentoit un ours avec ces mots : *Je saisis si l'on ne m'évite.*

Un Chevalier ferme sur ses étriers, avec le regard haut et méprisant, représentoit la bonne opinion. Son cheval étoit trüité; les plumes de son casque et ses autres parures étoient de couleur de gorge de pigeon, et sur son Écu on voyoit un Paon dans toute sa beauté et l'on lisoit ces mots : *Mon mérite doit triompher.*

La méchanceté du monde étoit sous la figure d'un Chevalier dont la figure étoit séduisante au

premier coup d'œil, mais à l'examen, la Phisionomie laissoit voir que l'ironie et la malignité étoient le fond de son caractère. Ce Chevalier montoit avec adresse un cheval très-souple, dont le poil étoit Cap de Maure; ses ornemens étoient de couleur de feu; on voyoit sur son Écu un jeune tigre qui badinoit, autour duquel étoit écrit : *Mon Enfance est amusante.*

Le faux badinage étoit représenté par un chevalier blond, de petite stature qui rioit beaucoup, uniquement parce qu'il avoit les dents belles. Il étoit excessivement paré de fleurs et de rubans passés; mais il étoit doüé d'un enchantement car il causoit une illusion assez généralle. L'on se récrioit sans cesse sur l'Éclat et sur le parfum des fleurs dont il étoit presqu'accablé; le relief de son Écu laissoit voir distinctement une foule très-considérable de femmes, avec ces mots : *Qu'importe à la quelle je plairay, elles m'écoutent.*

La variëté des parures, celle du poil des chevaux produisoit un spectacle charmant à la vuë et la suite de ces huit Chevaliers composoit un nombre d'Écuyers et de Domestiques qui portoient leurs Lances, leurs Écus et conduisoient leurs chevaux de main. Cette suite qui conservoit chacune en particulier les parures et les attributs de leurs Maîtres répétoit et multiplioit ce que l'on avoit observé avec plaisir dans les deux quadrilles.

Chaque Chevalier défila suivy de son cortège et

vint passer au pied du thrône de Rosanie, la saluër et s'animer d'un regard qu'elle leur accorda à tous et que chacun ne douta point qui n'eût été accordé à luy seul.

Après cette marche, les juges du camp partagèrent le soleil et firent prononcer à haute voix les réglemens qui portoient que le combat qui suivoit les courses étoit à outrance, que Rosanie seule étoit la Maîtresse d'imposer telle loy qu'il luy plairoit ou d'introduire pendant le tems des courses et du combat telle nouveauté que bon luy sembleroit, fut-elle même opposée aux réglemens qui venoient d'être annoncés, et qu'aucun Chevalier ne pourroit appeller de sa volonté. Tous y souscrivirent, bien résolus de mourir ou de posséder le portrait de Rosanie.

Il estoit au milieu de la Lice aussi ressemblant que la peinture peut imiter les grâces et les agrémens; elle étoit parée de roses et l'on voyoit au bas de ce divin portrait ces mots simples mais bien véritables. *Più Rosa delle Rose.*

L'on tira au sort, pour les courses et le hazard, souvent bien injuste, donna la première à la Quadrille verte. Il fit plus, il en donna tous les avantages à cette même Quadrille. Rosanie elle-même et tous ceux qui composoient sa suite parurent aplaudir à ce succès. Que de douleurs et de chagrins pour la Quadrille bleüe! Le triomphe qui redoubloit l'arrogance des vainqueurs et surtout les ap-

plaudissemens donnés à leur infortune mirent le comble à leur chagrin, aussi bien qu'à leur désespoir, et toutes les différentes idées qui pouvoient occuper les Chevaliers agitoient leur Esprit suivant leur caractère, en se préparant au combat à outrance.

L'ordre de ce combat suivit les divisions de chaque Quadrille; ainsi le véritable amour eut la dureté pour adversaire. Malgré la force dont ce dernier Chevalier étoit doüé, il fut renversé, mais après avoir été désarçonné; il n'étoit pas pour cela hors de combat et bien loin d'abandonner la victoire, il mit l'épée à la main et son vainqueur ayant sauté légèrement à terre vint à luy de la meilleure grâce luy donner satisfaction.

En attendant l'évènement de ce grand combat, voyons quel fut le sort des autres combattans.

La tendresse eut bien de la peine à renverser la bonne opinion, son ennemie, mais enfin le Chevalier, sous la forme duquel elle paroissoit alors succomba sous ses coups.

La bonne foy trouva un Ennemy bien redoutable dans la méchanceté qu'elle avoit à combattre; mais la valleur de l'un étoit si franche qu'elle l'emporta sur les ruses que l'autre ne sçait que trop employer.

Le combat du véritable amour et de la Dureté finit presqu'en même tems que ceux cy à l'avantage du premier, car la Dureté avoit été obligée de

prendre la fuite devant son Ennemy. Le vainqueur modéré voyoit cependant avec joye que la victoire se tournoit du côté de la Quadrille Bleüe. Mais avec quel chagrin vit-il la délicatesse, un des chevaliers qu'il aimoit le plus ne pouvoir résister aux armes du faux badinage, contre lequel il combattoit. Ce malheur ne fut pas le seul dont il se vit accablé.

Rosanie s'appercevant que le party pour lequel elle avoit témoigné prendre de l'intérêst devenoit non-seulement le plus foible, mais encore qu'il touchoit à sa perte, donna dans cette occasion une preuve bien forte de la façon dont la beauté marche souvent accompagnée de l'Injustice, en envoyant toute sa suite pour soutenir la Quadrille verte. La coquetterie, les agaceries, le brillant, l'enjouement, la vanité, l'affectation, la légèreté, le frivole et l'esprit même, obéissant aux ordres qui leur furent donnés, sautèrent donc tous à la fois dans la lice et se meslèrent parmy les combattans à la réserve du dernier qui ne put se dispenser d'obéir, mais qui se tint à l'Écart.

Ce nouveau secours, et plus encore le procédé étonnèrent et blessèrent dangereusement le véritable amour; mais il n'en fut que plus animé pour obtenir la victoire. La tendresse et le bonne foy le secondèrent à merveilles, et la délicatesse, toute blessée qu'elle étoit, reprit de nouvelles forces.

Enfin malgré la Lassitude de la Quadrille bleüe

et le nombre qui les assailloit, leur résistance et leurs efforts furent si grands qu'ils remportèrent victoire des plus complettes. La Quadrille verte aussi bien que la suitte de Rosanie furent mis en pièces. Le seul faux badinage résistoit encore aux coups du véritable amour; il voltigeoit en évitant le combat, sans oublier le ricannement, son plus grand attribut et le sous entendu, sans lequel il ne marchoit jamais, et que la finesse des autres prenoit souvent pour une finesse. Il fit plus, il eut le front de proposer la paix, en alléguant la nécessité dont il estoit auprès de Rosanie; mais le véritable amour, qui n'étoit en aucune façon La Dupe de ses foibles armes, ny de sa faible utilité, le mit d'un dernier coup hors de combat et le désarma. Pour lors, toutes les vieilles fleurs dont il étoit paré se distinguèrent dans toute leur sécheresse et Rosanie elle-même, en donnant son portrait au véritable amour, fut touchée de ce qu'elle avoit fait en sa faveur; elle ne daigna pas demander aucune grâce pour aucun Chevalier de la Quadrille verte, non plus que pour aucun de ceux qui composoient sa suite. Ils furent tous abandonnés à leur destinée; mais ils ne furent pas longtemps sans trouver giste. Rosanie voulut seulement conserver l'Esprit et le retenir auprès d'elle; mais il s'éloigna de luy même après luy avoir représenté combien il luy étoit inutile alors, et l'avoir assuré de l'obéissance qu'il luy conserveroit toujours et de la douleur avec

laquelle elle le uouveroit peut-être un jour.

La joye pure et sincère du véritable amour ne put être augmentée que par le contentement qu'il remarqua dans toute la personne de Rosanie. Ce contentement même la rendit mille fois plus belle qu'elle ne l'étoit auparavant, avec quelle joye le véritable amour lui donna-t-il pour la servir la tendresse, la bonne foy et la délicatesse, qu'elle luy demanda avec empressement, et de combien de plaisirs mutuels, ce don fut-il accompagné !

Le rapport des humeurs mit le comble à une aussi grande félicité, et à toutes les aimables réalités du cœür et de l'Esprit, que chaque instant leur procura dans la suite.

HISTOIRE

DE CÉLAMIRE ET D'AMÉLISE

Fragment

Je m'évite la peine de tirer de ce vieux langage tout le commencement de cette histoire. Nos Pères étoient diffus, nous sommes plus concis, et si nous avons perdu du côté du solide, il est sans contredit que nous avons gagné du côté de l'ordre et de l'agrément. Le commencement donc du vieux manuscrit dont je vous parle, et que j'ay trouvé dans ce vieux château, n'a rien d'assez intéressant pour vous être mandé. Qu'il vous suffise de sçavoir que le portrait d'Amélise est écrit avec une délicatesse

et un agrément que je n'ai jamais lû ailleurs. Je ferois certainement tort à mon auteur de traduire ce portrait; mais pour vous en convaincre, imaginez-vous que ceux qui le liroient et qui ne vous connoîtroient pas regarderoient cette description comme l'effet d'une agréable imagination, et que ceux qui vous connoîtroient trouveroient la ressemblance proportionnée au temps qu'ils auroient vécu avec vous et qu'ils auroient celuy de vous admirer. Célamire n'étoit recommandable que par une probité infinie, une candeur d'âme à toute épreuve et surtout par une vivacité de sentiments que le siècle présent ne sçauroit produire.

Célamire aimoit donc Amélise de tout son cœur, de toute son âme et sans jamais prévariquer aux sentimens, suite nécessaire d'un goût digne de son inspiration; mais Amélise n'avoit aucun retour pour Luy. Sa fierté naturelle, jointe à la ferme résolution qu'elle avoit pris de ne jamais aimer, parurent un très-longtems de grands obstacles, insurmontables même à Célamire. Vous verrés dans la suite que ces obstacles n'étoient pas les seuls à combattre. Quelques sentimens de pitié trouvèrent place dans le coëur d'Amélise. Que n'en coûta-t-il pas à Célamire de peines et de tourmens, pour mériter ces médiocres sentiments! de combien de réflexions (qui toujours Luy étoient contraires et dont il fut toujours la victime) ne furent-ils pas la cause? Mais enfin, quels plaisirs cette pitié ne luy

procura-t-elle pas? Comment eut-il soutenu de l'amour si le comble du bonheur en avoit ainsi ordonné?

Un jour que dans un bois du grand parc Célamire se promenoit en resvant (car de tous temps la solitude fut précieuse aux amants), un jour donc qu'occupé d'Amélise, il comparoit à son amour la médiocrité de ses plaisirs, un Génie femelle et bienfaisant voulut bien se laisser voir à luy, et luy tint à peu près ce discours. « Le fond de ton coëur m'est connu et la vérité de tes sentimens me fait intéresser à ta fortune. Ton amour seroit digne d'un État supérieur à la nature humaine. Jamais Génies, jamais Silphes qui se sont attachés à aucun de ton espèce n'ont pu en être aimé au point que tu adores Amélise. Son coëur est né compatissant, il est né tendre même, mais un amant qu'elle enleva sans le vouloir à la fée Calimbrot est la seule cause du changement de son caractère. La Fée quoique naturellement bienfaisante voulut cependant se vanger; tant il est vray que la jalousie, cette triste faiblesse, altère toujours les meilleurs caractères! La Fée, dis-je, ne la punit qu'en mettant dans son coëur la Fierté à la place de la tendresse, et la hauteur à celle de la sensibilité. Ce sont, il est vray, de plus grandes punitions en apparence pour ceux qui l'aimeront, et qui l'ont aimée que pour la fière Amélise. Je conviens qu'elle s'aime uniquement; c'est un bonheur, je l'avoüe, autorisé par

tout ce qui l'environne. Malgré toutes ces apparences ne soyés point la dupe du procédé de Calimbrot, et croyés que sa vangeance n'est point imparfaite. Imaginés ce que doit produire dans un coëur la continuelle exécution de sentimens avec lesquels et pour lesquels ce coëur n'a point été formé. Se peut-il imaginer rien de plus cruel que d'éprouver dans le coëur et dans l'Esprit, un vuide pour lequel n'y l'un n'y l'autre ne sont faits, de quel ennuy et de quel froideur Amélise n'est-elle pas accablée au milieu des desplaisirs du monde et surtout des spectacles? On ne peut les goûter que suivant la proportion des sentiments que l'on ressent. La parure est un plaisir; on jouit, j'en conviens, des ornemens qui relèvent encore les grâces de la nature; on est sensible aux regards de tout ce qui nous voit; mais tous ces plaisirs ne sont que Généraux; et le Coëur n'est fait que pour les particuliers, et veut toujours comme l'Esprit avoir un but déterminé. Il n'est donc pas possible qu'Amélise eût soutenu d'Elle-même le party qu'elle a pris. La Fée, toujours attentive aux soins de sa vangeance, ne la perd pas un seul moment de vuë; mais enfin cette vangeance est limitée; le terme de sa fin ne peut estre encore bien éloigné et l'amour se payera avec usure des mépris qu'elle en a fait pendant plusieurs années; mais il n'est réservé de plaire à cette beauté qu'à celuy qui sera..... Icy le papier moisy, déchiré, m'a empêché de continuer

ma lecture et, par conséquent ma traduction. Je voudrois bien avoir lu la fin de cette histoire, si par hasard vous en étiés touchée, vous devriés employer votre esprit et les grâces de votre imagination à la terminer; mais au nom des Dieux n'abandonnés point Célamire et que ce soit luy qui mette à fin la vangeance de la cruelle Calimbrot.

EXTRAIT D'UN MANUSCRIT DE CANDGI

DOCTEUR ARABE

Auteur d'un livre nommé Ossul

—

Bredindin Titou aima Carmande avec tout l'amour possible et toute la galanterie dont le plus galant des Maures étoit capable. On lit avec plaisir dans le manuscrit arabe de Candgi les différens progrès de l'amour, les degrés de rigueur et ceux de tendresse qui conduisirent enfin ces heureux amans au comble des plaisirs. Quelqu'agréable que puisse être un semblable détail, je ne l'ay point extrait, ce que vous allés lire étant la seule chose qui m'ait assez touché pour forcer ma paresse à la traduction.

Bredindin Titou, plus amoureux qu'il ne l'étoit avant la jouïssance, devint un des plus malheureux amans qui fut jamais. Carmande, douée de toutes les grâces de l'Esprit, de tous les agrémens du corps et de toute la solidité du coëur, vivait avec Bredindin d'une manière conséquente au don

qu'elle avoit fait de son coëur. Un point seul manquoit au bonheur de notre amant, et ce point le mettoit au désespoir. Carmande aimoit autant qu'elle pouvoit aimer ; mais une certaine indolence dans le cœur, jointe à une certaine froideur dans les têtes à têtes, causoient tous les chagrins et toute la tristesse du malheureux Bredindin. « Non, vous ne m'aimez pas, disait-il à Carmande, comme il faut que l'on aime; votre froideur dans l'État où nous sommes est un tourment plus affreux peut-être que les plus grandes rigueurs. L'Espérance soutient dans ce dernier État, on se flatte toujours qu'à chaque instant on est prest de fléchir l'objet aimé; mais que puis-je espérer dans la situation présente? Rien ne peut égaller mon chagrin.

Je ne suis pas assez heureux pour vous faire éprouver tous les plaisirs que l'Amour peut donner! Se pourroit-il grands dieux! qu'ils fussent réservés pour un autre. »

De tels discours, surtout étant aussi souvent répétés qu'un amant vif et tendre répète ordinairement, désespéroient Carmande. C'étoit inutilement qu'avec toute la tendresse imaginable, elle disoit sans cesse : « Mon cher Bredindin, je vous aime plus que l'on n'aima jamais. Faut-il que vous en doutiez, vous à qui j'en ai tant donné de preuves et si souvent répétées? Si je ne vous aimois pas de toute l'étendüe de mon coëur, souffrirais-je avec autant de patience que je le souffre tous les repro-

ches dont vous m'accablés sans cesse? Je sçay qu'ils naissent de la délicatesse de votre coëur et de la vivacité de votre goût; mais enfin ce sont des reproches dont ma délicatesse à son tour est offensée. Vous faites votre malheur et par conséquent je ne suis pas heureuse. Quoy, je ne puis faire votre bonheur? Il se peut faire quand vous êtes avec moi, comblé de mes bontés, que vous puissiés désirer quelque chose. Quoique ce soit, il n'importe pour mon malheur. Est-il une situation pareille à celle où votre imagination vous réduit l'un et l'autre? »

« Si vous connoissiés, reprenait Bredindin, les vœux que mon amour forme sans cesse, vous me pardonneriés aisément, car enfin que peut-on comparer dans le Monde au bonheur de causer autant de plaisir que l'on en reçoit. L'État où l'on dépeint les Dieux n'est-il pas inférieur au bonheur de se disputer sans cesse avec ce que l'on adore sur le plus de plaisirs. » Il demandoit pardon de souhaiter quelque chose qui manquait à Carmande; après le pardon, il retomboit dans les reproches et causoit à Carmande toute l'importunité des constantes redites que la passion entraîne après elle.

Tel étoit le genre de vie de nos amans ; tel étoit l'État triste et fâcheux auquel les plus aimables gens du monde étoient réduits, eux qui devoient par toutes sortes de raisons éprouver ce que la Nature humaine devoit avoir de plus parfait en

bonheurs. Mais tant d'amour et tant de désirs ne pouvoient être toujours négligés par le grand Ange.

Bredindin avoit déjà passé deux ans dans une adoration perpétuelle, et toujours dans des troubles que peut causer un désir qui ne se pouvoit exécuter; et cela, malgré les attentions et les recherches qu'un amant tel que Bredindin avoit pu imaginer.

Un jour donc que Carmande et Bredindin passoient à Thanis une de ces belles nuits dont la fraîcheur délicieuse répare les fatigues de la chaleur du jour, ils étoient sur la terrasse au haut de la maison, commodité dont toute la ville est ornée. Le ciel étoit pur et nos amans (peut-estre les seuls éveillés de la ville), charmés l'un de l'autre, enchantés de la solitude, goûtoient sans aucun trouble ce que la Nature leur avoit départy de plaisirs; aucun des deux ne s'attendait à l'évènement qui combla tous leurs vœux. En un mot, tout à coup Carmande devint sensible. Quelle situation pour une amante ! quel bonheur pour un amant !

J'imiteray la sagesse de mon autheur qui, sans en dire davantage, renvoye son lecteur au souverain plaisir d'en procurer à sa Carmande.

ALLÉGORIE

Dans tous les temps les hommes ont fait parler les Dieux qu'ils ont cru ; mais les Payens ont em-

ployé cette Licence avec une élégance d'autant plus grande et d'autant plus persuasive que tous les sentimens du coëur et toutes les passions de l'âme estoient en effet leurs Divinités. Sans entrer dans le détail du mieux ou du plus mal, recevés, Belle Rosanie, le détail, ou plutôt le canevas d'une fiction que je vous envoye. La Nature m'a refusé bien des choses, mais surtout l'heureux talent du Langage des Dieux, langage encore plus consacré pour parler de l'amour. L'heureux talent de la Poësie sert à faire passer bien de faibles Idées. Je conviens que celle-cy auroit plus de besoin qu'un autre d'un tel secours, mais parce que je ne sçay pas faire de vers, faut-il qu'occupé du plaisir de penser à vous, je sois privé de la consolation de vous mander mes idées.

L'amour examinoit un jour, mais avec une attention infinie, l'intérieur des têtes de tous les hommes qui briguoient à sa Cour; il avoit été si souvent trompé luy-même à son talent de lire dans les coëurs qu'il voulut faire essay de cette nouvelle rubrique. J'ay sçu depuis que, quoique ce système put avoir ses avantages, il ne l'avoit pas longtemps mis en pratique, ce Dieu n'étant sensible qu'au coëur dont les seules apparences sont aussi flatteuses que séduisantes. Quoi qu'il en soit l'amour, ce jour là, n'avoit apparament que de l'Esprit. Venus estoit présente à l'examen dont je viens de parler. Il se faisoit contre son gré, car elle n'ignoroit

pas elle-même combien il est aisé et quelquefois utile de voiler les sentiments de son coëur. Les hommes depuis longtemps ne sont que trop dans l'habitude d'affecter des sentiments, et c'est à mon sens ce qui seul peut déterminer le siècle de fer.

Par le pouvoir du Dieu, toutes les têtes s'ouvrirent donc en un moment, bons Dieux ! je les vois toutes, que de manèges ! que de tromperies, etc. ? mais passons à la revuë.

Il s'en trouva sans nombre de celles qui n'étoient remplies que d'ambition et que des vuës d'intérest faisoient seules agir. L'on en vit par milliers de celles qui n'avoient pour objet que la trahison, la fausseté et la sotte vanité de paraître estre aimées. L'on découvrit des vrays et des faux sçavans de tout âge et de toute espèce, qui n'aimoient que pour être applaudis et qui comptoient beaucoup flatter l'objet aimé en humiliant leur sçavoir. La débauche, ce qu'on appelle dans le monde un goût, l'habitude, la tiédeur, tout ce qui nous environne et qui souvent n'est que trop caché, tout fut dévoilé. Enfin tout ce que Pandore a répandu de vices sur l'humanité fut reconnu sous le nom du plus aimable de tous les Dieux.

Quoy, s'écria-t-il à cet affreux examen, quoy tous les vices empruntent et se servent de mon nom ! n'ay-je point assez de mes propres foiblesses sans se servir encore de prétexte à ce que la Nature humaine a de plus vil et de plus affreux ?

Philinte étoit le seul dont la tête n'avoit point encore subi l'examen ; le hazard et la fortune, plustôt encore que son empressement luy firent recevoir ordre d'approcher. Il étoit dans la douleur de se voir oublié. Quelle fut sa joye quand il s'entendit nommer ! Il avoit en luy cette sérénité que donne la droiture des sentimens. Enfin, il ne redoutoit rien, mais quel fut le contentement de la Divinité elle-même, quand à l'examen de cette tête, il se vit luy-même peint, tel qu'il se pensoit et tel, hélas, qu'il vouloit estre adoré! Quoy qu'un cerveau ne soit pas à nos yeux d'une bien grande étenduë, le portrait de l'Amour étoit seul, et rien ne l'obscurcissoit dans le vaste espace de la tête de Philinte, où tout ce qui n'étoit point l'amour n'avoit laissé aucune trace, telle qu'elle pût être. Le sincère attachement et la pureté du coëur étoient au côté du portrait. Il est bien vray que le Lieu de la scène étoit semé des débris d'anciennes faveurs étrangères ; mais elles avoient été brûlées en holocauste, au point que les yeux seuls de l'Amour pouvoient s'en appercevoir.

Philinte alors ne put s'empêcher d'adresser cette prière à son bon maître. « Grand Dieu ! qui me rendés justice, n'auray-je de vous que la plénitude de vos grâces ? »

« Je ne puis, dit l'Amour, répondre de l'avenir; mon pouvoir jusqu'icy n'a pû fléchir l'objet sous la forme duquel je me suis vû dans ta teste ; mais

espère. En attendant n'est-ce pas un souverain bien que d'aimer beaucoup et d'adorer sincèrement ? » — Après ces mots, d'autres affaires de son Empire occupèrent l'Amour et Philinte, malheureusement confondu, fut encore plaisanté des regardans et de Vénus elle-même sans avoir d'autre consolation que celle de son propre contentement.

LE TEMPLE DE L'AMOUR

Allégorie

L'on découvre un pays qui présente à la vue tout ce que la nature peut avoir de riant, et dont les aspects séduisent et charment à chaque pas. Ce pays est peuplé par un nombre infini d'hommes et femmes qui ne sont occupés que de l'Envie de plaire et de celle de s'amuser. Le désir badin, la simple et riante coquetterie, l'amusement et la galanterie tracent les sentiers de ce pays charmant ; on le traverse et l'on découvre enfin le temple de l'Amour luy-même. Des degrés sans nombre y conduisent ; mais ceux qui les montent, quoy que tête à tête alors, ne marchent pas d'un pas égal. Que d'amans, après avoir devancé l'objet de leurs désirs sont descendus, bien résolus de ne remonter jamais, et qui cependant revenus auprès de leurs maîtresses, ou timides, ou coquettes, les ont de nouveau pressé, prié, conjuré ; et que l'on en voit

ensuite, malgré leurs femmes, remonter encore avec une plus grande vivacité. Ils ont enfin été suivis, les uns avec plus de réserve, les autres avec plus d'empressement. On les voit arriver dans le Temple ; c'est alors que les démarches sont ordinairement égalles et l'on sacrifie à ce Dieu en luy offrant simplement les plaisirs qu'il inspire.

Le temple de la Divinité révérée est construit d'un marbre dont l'éclat et la blancheur sont éblouissans. La statue qui représente toujours l'objet aimé enchante et le cœur et les yeux, en éclairant un espace immense où l'on voit tout, sans cependant rien distinguer, puisqu'en arrivant l'on ne respire que l'Amour. Luy qui sçait aussi parfaitement suffire à tout ; la vivacité, le désir, les attentions conduisent les amans jusques dans le sanctuaire où la jouissance, chargée du soin d'en faire les honneurs, achève de pénétrer du Dieu, en redoublant encore son éclat. La Constance est au pied de l'Autel ; c'est là qu'elle fait un éternel séjour, et c'est la faute de ceux qui s'en écartent, si jamais elle se sépare de la jouïssance. Qu'arrive-t-il alors pour l'ordinaire ? L'on examine les portiques qui règnent autour du temple, portiques que l'on eut juré en entrant n'avoir jamais existé. L'on commence par s'applaudir de vouloir découvrir absoment et de connoitre jusques dans le plus grand détail, un lieu dont on est si content. L'on s'écarte peu à peu de l'autel, et ce temple lumineux, dont

l'immensité se perdoit dans les airs, devient de plus en plus obscur , mais cette obscurité ne se déclare que par intervalles. Des Rayons de Lumières partent de tems en tems de l'autel et ramènent très souvent au culte du Dieu, sans que jamais ni la clarté, ni l'obscurité frappent à la fois ces deux amans. Les yeux de ces malheureux que la curiosité détourne ne sont encore, pour leur malheur, que bien rarement frappés des mêmes objets ; de là naissent les avis contraires, par conséquent les disputes ; de là les distractions, car enfin l'obscurité conduit à la rêverie et la clarté inspire les reproches. Cette situation produit nécessairement l'humeur et c'est elle qui chasse et qui diminuë le désir, la paresse et l'indolence, tristes enfans du dégoût, sont encore la source des maux infinis que ressentent les malheureux qui, jadis éblouïs dans la première partie du Temple, ne trouvant par de là le sanctuaire qu'habitent la véritable jouissance et la constance sincère, que des Divinités fausses qui leur ressemblent mal et qui les éloignent de plus en plus de l'autel, ils ne trouvent plus enfin qu'une enceinte où la Lumière s'évanouit à mesure qu'ils s'avancent ; pour lors il ne leur est plus possible de retourner sur leurs pas. Le souvenir de ce qu'ils ont connu de parfait fait naître leurs regrets, anime les reproches qu'ils se font l'un à l'autre, et ces reproches, et ces regrets précèdent ordinairement les remords. La marche devient alors abso-

lument inégalle ; on se sépare ; cependant on veut encore quelquefois se retrouver ; mais l'on se rappelle en vain. Quelques-uns ne pouvant survivre aux malheurs qu'ils éprouvent font usage des poignards et des coupes empoisonnées, dont la sortie du temple n'est que trop décorée, et les préfèrent à la peine de traverser les sables brûlans, dans lesquels il est bien difficile de continuer sa route, aux épines, aux roches tranchantes, sur lesquels domine cette horrible et triste sortie du temple. Quelques-uns sçavent éviter les écueils ; mais leur nombre n'est pas considérable et, quoi qu'ils en disent, ils ont toujours beaucoup à souffrir. Ce qu'il y a de plus étonnant et qui prouve d'une manière évidente la grandeur et la vérité du Dieu, c'est que presque toujours ceux qui ont parcouru le temple, malgré tous leurs sermens, malgré tout ce qu'ils ont souffert, reviennent habiter le pays riant sur lequel la première facade domine, et de nouveau s'embarquant, parcourent la même carrière et s'exposent encore aux dangers, aux peines, aux malheurs contre lesquels ils se sont si souvent emportés et pour lesquels ils ont eu tant de raisons de gémir.

PQ 1961 C4A65 1880

Caylus, Anne Claude Philippe, comte de
Le portefeuille de monsieur le comte de Caylus

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY